Nos 202-203 Juillet-Août 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'ascèse libératrice

Ascèse dit par soi-même effort, exercice progressif au service d'un but précis. Si l'on tient à la qualifier ici de libératrice, c'est qu'il ne s'agit pas pour le chrétien d'un pur entraînement, loi interne, en quelque sorte, de son développement vital. Un fait précis conditionne cet exercice et lui donne, au plan moral, son originalité : le chrétien est un homme *pécheur*. Toute sa vie se joue entre deux exigences extrêmes, aux prises sur le terrain extraordinairement complexe qu'est le composé humain, corps et âme, deux exigences absolues l'une comme l'autre : la loi du péché et la loi de Grâce. En proie à toutes deux, le chrétien doit se dégager du péché, s'y arracher littéralement, pour s'offrir à la plénitude de la Grâce. C'est proprement une libération.

Condition de fait, disons-nous. Notre attitude de théologien est d'abord toute d'acceptation. Nous ne recréons pas un monde à notre guise, comme le font chaque jour tant de philosophes. Nous l'acceptons tel qu'il est. Ce qui suppose que nous le voyons tel qu'il est : sous le regard du Créateur. Le théologien est d'abord un

croyant. Dieu a parlé; et la Foi nous fait adhérer à cette Parole toujours vivante. Aussi regardons-nous l'homme, ce « monstre », ce « chaos », ce « nœud de vipères » — comme disent Pascal et Mauriac — avec les yeux mêmes de Dieu.

La Révélation dit qu'il est pécheur ; elle ajoute qu'il est racheté. Voilà les données essentielles. S'il y a ascèse, — comme s'il y a joie, souffrance, sainteté, — c'est en fonction de cet *état* de l'homme. Désormais tout ce qui prétend concourir à son enrichissement, à sa perfection, se situe dans un ensemble qui conditionne les moyens proposés, et les justifie s'il le faut : à savoir la grande œuvre du retour à Dieu de la créature rachetée. De la loi du péché au triomphe de la Grâce : voilà les deux pôles. Ainsi sont précisés les termes du débat de toute condition humaine. Le régime chrétien l'accepte, ce débat, avec toutes ses requêtes, avec toutes ses misères. Car sa Sagesse nous propose une économie du salut exactement adaptée. L'intérêt du problème de l'ascèse est qu'il s'insère au plus vif de l'œuvre chrétienne, au cœur même de notre bonheur d'homme racheté.

L'ascèse apparaît donc tout de suite comme un *moyen*. Et pour un but précis. Il ne s'agit pas de chercher des recettes pour atteindre une « pleine forme » de splendeur humaine — encore que celle-ci soit engagée dans l'affaire. Nous ne sommes pas à égalité de termes sur un plan naturel. Le problème est d'adapter à la fin surnaturelle, à cette béatitude de la Vision de Dieu que le Sang du Christ lui mérite, une nature humaine atteinte en ses forces vives par le péché. Ici se place l'ascèse surnaturelle. Pour un « humanisme théologal ».

Ascèse *surnaturelle ;* intrinsèquement surnaturelle. Saint Paul pourra proposer aux Corinthiens l'exemple des coureurs du stade, le mot pourra offrir à certains

une sonorité sportive : mais ce sera pure analogie. Nous parlons de l'ascèse du chrétien, et qui dit chrétien évoque la surnature. Nous sommes dans un autre ordre. Ascèse humaine sans doute, — et tout à l'heure nous verrons combien il faut la rendre concrète, — ascèse qui accapare les efforts naturels de l'homme, nous le dirons aussi, mais ascèse qualifiée, inspirée et contrôlée par la Grâce. Nos complicités sont divines.

*
* *

Le chrétien devient « ascète » au jour de son Baptême. Car l'œuvre de sainteté s'engage ce jour-là. Si le théologien accepte tout l'homme et le monde tout entier, c'est qu'il reprend le geste de Dieu. A l'heure où le prêtre, en prononçant quelques paroles, versait un peu d'eau sur nos fronts, s'est produit dans l'invisible ce fait admirable : la vie divine nous a été communiquée, et le Dieu vivant qui établissait en nous sa demeure en acceptait aussi les conditions : à savoir ce drame perpétuel du chrétien condamné à faire mourir chaque jour ses tendances mauvaises, pour que ne meure pas en lui la vie de son Dieu.

Le Baptême nous fait participer à la vie intime de la Trinité. La Grâce nous est donnée, qui engage en l'homme la surnature : en germe, mais réellement, substantiellement, la Béatitude nous est communiquée. La vie éternelle commence. Cette nature divine greffée en notre âme adapte son organisme à la structure de notre être humain. De la Grâce sanctifiante dérivent les vertus théologales, élevant nos facultés d'intelligence et de volonté au nouvel ordre qui offre à leur emprise Dieu même. Mais cette Grâce accepte le jeu *total* de la nature humaine : toutes ses activités, tous ses penchants, son

besoin de rectitude et son appétit d'absolu. Et ce jeu est concret, jamais en suspens, lié aux mille réactions des facultés sensibles. Vie de relations sociales et de passions intérieures que Dieu doit pénétrer à l'intime, tout comme les facultés supérieures : il le fait par les vertus morales infuses, prudence, justice, force, tempérance, qui viennent surélever l'homme en tous ses moyens humains, en face de la fin dernière. Tout est pris et comme transposé. Telle est la logique vivante de la Grâce, intégralement « incarnée ».

A l'heure même où commence l'épanouissement providentiel de sa vie théologale, le chrétien, avons-nous dit, devient ascète. Nous allons saisir pourquoi. Une profonde loi de nature est ici recouverte par les exigences surnaturelles. L'homme est composé d'âme et de corps; et il lui faut continuellement passer de l'ordre de la sensibilité à celui de la raison, sans jamais supprimer l'animal au profit du spirituel, et surtout sans se laisser accaparer par les séductions inférieures. Or voici un être infiniment complexe, qui ne peut du premier coup discipliner ses sens et les soumettre à l' « impérialisme » de la raison. Avant le péché, la justice originelle, don gratuit de Dieu, maintenait en ordre exceptionnel les puissances de l'âme, par le fait que la raison et la volonté étaient reliées à Dieu, à un Dieu aimé sans contrainte par-dessus tout. État exceptionnel, où saint Thomas voit un effet de la Grâce et que le péché a disloqué.

L'homme contracte le péché originel. « Tout son état, dit Pascal, dépend de ce point imperceptible. » Destitué de cet équilibre, il est donc livré au problème propre de sa condition humaine : un ordre à établir en soi. Mais les données du problème sont compliquées singulièrement par le désordre qu'y a introduit la Faute. La volonté a *perdu* son libre empire sur les sens, et les blessu-

res de malice, de concupiscence, d'infirmité et d'ignorance, qui atteignent la race humaine, prennent en chaque individu une qualité spéciale, et rendent malaisé le passage du sensible au spirituel. Notre drame humain est là : que nous soyons passibles, mortels, sujets aux attirances de la concupiscence, c'est *normal* (1) ; mais, depuis le péché, au sein de cette attirance, il y a une rébellion, contre la raison et contre la loi de Dieu. La nature déchue suit à travers les appétits de chacune de ses puissances son bien privé. Celui-ci ne lui apparaît plus comme une similitude de Dieu : il y a disjonction. Là est la misère humaine (2).

Seule la Grâce, mettant, si j'ose dire, Dieu en complicité avec nous, peut nous proposer une restauration de l'ordre. Le Christ Sauveur nous a mérité cette réintégration « dans la lignée divine », comme disent les Pères. Aux victimes de cette anarchie humaine, une prophétie d'Isaïe assurait la venue du Rédempteur : « Nous étions tous errants comme des brebis, chacun de nous suivait sa propre voie; et Iahvé a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous... » (Is., LIII, 6.)

Voilà donc l'œuvre qui s'opère au baptême. La vie divine est de nouveau donnée à l'homme, et cette vie, assumant tout ce qu'il est, va guérir sa nature en même temps qu'elle la surélève. D'un être désordonné, en proie aux innombrables et déraisonnables attirances des biens particuliers, la Grâce doit faire un saint, qui ramène à l'unité — où elles trouvent le principe de leur épanouissement — ses facultés intellectuelles et sensibles. Il s'agit proprement d'une *réordination*. Mais le baptême nous met seulement en état de réaliser cette œuvre. Nous

(1) Cf. II Sent., dist. 31, q. 1, a. 2, ad 3.
(2) Cf. Ia IIae, q. 82, a. 3, et q. 109, a. 3.

ne sommes pas guéris encore. La difficulté de faire le bien et l'inclination au mal subsistent dans les baptisés (1). Et c'est pourquoi, liée intimement ici-bas à la vie des vertus infuses, l'ascèse chrétienne, nécessaire, dérive de la grâce baptismale.

Telle est sa dignité foncière. Ascèse surnaturelle, ascèse chrétienne. Mais nous avons suggéré tout à l'heure qu'il y avait aussi une ascèse naturelle : où va-t-elle se situer ? Le problème est assez complexe, comme celui des vertus morales elles-mêmes, qui se distinguent en vertus acquises et vertus infuses. Disons d'un mot que l'ascèse du juste embrasse les deux domaines, et *par le fait des mêmes actes*. L'obtention et l'affermissement des vertus acquises (seul objectif des non-chrétiens et seule tâche momentanée du chrétien qui n'est pas en état de grâce) sont nécessaires chez le juste, pour offrir aux vertus infuses une matière humaine aussi ferme en face des obstacles que souple à l'emprise divine. Travail de déblaiement, tâche « dispositive » des vertus naturelles de bonté, de prudence, de tempérance, etc., dont le jeu spontané et précis facilitera grandement l'exercice de la vertu infuse, paralysée ou presque en celui qui vient de recevoir la Grâce, mais n'est pas encore libéré de ses habitudes pécheresses. Les vertus infuses, on le sait, se déploient dans le chrétien selon le mode humain, en empruntant le jeu des puissances humaines.

Ascèse surnaturelle, donc, qui est un constant effort de tout nous-même, accompli *par la vertu et sous l'inspiration de la charité*. Le motif, au moins implicite, de l'ascèse est surnaturel; là est le point capital. Il donne sa raison d'être et son vrai sens à l'exercice des vertus natu-

(1) Cf. Décret du Concile de Trente (Denz., nº 792) et IIIª, q. 69, a. 3 et 4.

relles acquises engrené dans le mouvement total des puissances chrétiennes. Peu importe si le motif explicite d'agir est rationnel en certains cas, le surnaturel restant un peu latent, comme il arrive aussi pour les vertus morales (1). Le courant qui nous porte à la guérison et à la sanctification pousse quand même ses eaux vives. Avec plus ou moins de fidélité et d'amour, « adjutores Dei sumus »...

*
* *

Mais si l'ascèse est au service de la vie théologale — et donc pleinement, magnifiquement libératrice — si elle est engagée dans le dynamisme de la grâce, commandée par la charité, réglée par la prudence surnaturelle, son terrain propre n'en est pas moins un terrain bien humain. Nous appelons la plénitude de notre être, mais cela se réalise au jour le jour. Il n'y a pas d'acte indifférent « in individuo » (2) : il faut un *signe* sur tout ce que nous faisons, il faut que la moindre réalité quotidienne *favorise* notre salut. Cela n'est point facile — surtout aujourd'hui. Aux stigmates du péché originel, joignons le poids en nous des péchés des peuples, et des péchés des familles, et des habitudes créées par nos défaillances personnelles. Et joignons encore le propre poids du monde d'aujourd'hui. Notre climat moral est étouffant. « Revêtez-vous, dit saint Paul, de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir contre les ruses du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les puissances, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les

(1) Cf. R. Garrigou-Lagrange, *Les vertus morales dans la vie intérieure*, dans le numéro de décembre 1934 de cette Revue, p. 234, en note. Cette ascèse plus « naturelle » est alors moins méritoire.

(2) Ia IIae, q. 18, a. 9.

esprits méchants qui sont dans l'air » (Eph., VI, 11-12). Or, c'est dans ce monde-là, ce monde intérieur et ce monde extérieur, celui de nos penchants désordonnés et celui de la rue, de l'Université, du foyer, celui des poussées intimes et celui des attitudes sociales, qui s'appellent et dialoguent, c'est dans ce contexte-là que la vie de Dieu doit croître en nous. Contexte bien humain qui offre sans doute à la miséricorde du Seigneur de quoi pardonner l'écriture malhabile et déroutante de tant de nos vies. Cependant, nous cherchons ici, non à grouper les motifs d'un plaidoyer, mais à prendre une vive conscience de nos possibilités de « réussite » chrétienne et de salut. La raison d'être de l'ascèse et son terrain propre apparaissent alors clairement.

Le Christ n'a pas prié pour que son Père nous retirât du monde. Il nous a laissés dans le monde, et il veut que nous y soyons *à l'aise*. A l'aise quotidiennement, au sein du cadre providentiel où se jouent nos vies : famille, profession, société. Mais pour cela il faut que la grâce soit elle-même à l'aise en nous, et que constamment nous vainquions le monde, en nous.

Cette adaptation aux quotidiennes réalités s'accomplit par les vertus morales, qui nous font chrétiens en toutes les ressources et manifestations de l'humain. Sur ce terrain, souvent très humble, s'engage positivement notre salut; chacun de nos actes peut être matière à sainteté; car rien n'est mesquin à nos yeux : tout peut prendre son sens divin. Or j'ai assez dit pourquoi cette « incarnation » était difficile. Au lieu de se perdre dans la multiplicité des biens dont l'homme est affamé, celui que la grâce a fait renaître doit ramener à l'unité de l'amour de Dieu ses choix et ses jouissances. Réordination qui exige un exercice continuel, une ascèse souvent très dure. Réfléchissons à ce que le libre épanouissement en nous

des vertus morales, leur envahissement progressif des puissances humaines, suppose d'assouplissement, de netteté dans l'action, d'équilibre. Il s'agit d'assurer l'empire universel de la *prudence*, qui s'oppose aux négligences, aux ruses, aux inquiétudes inopportunes, aux pusillanimités de jugement, et les empires particuliers de la *justice*, commutative et distributive, adaptant l'homme à une vie chrétienne dans ses relations sociales, — de la *force*, qui nous délivre de la vaine gloire et de la mesquinerie, au service de la magnanimité, — de la *tempérance* enfin, qui met l'ordre en nos passions les plus sensibles et aussi les plus atteintes par le péché de nature. Ce libre jeu des vertus chrétiennes en un homme qui sans être du monde doit demeurer et sauver son âme au plein cœur du monde, ce jeu chrétien intégral est *possible* — l'exemple des saints, ces grands vivants, nous le prouve, — mais il exige un constant effort de l'être tout entier, faisant appel à toutes ses richesses naturelles et surnaturelles pour vaincre les oppositions que rencontre en lui l'incarnation de la vie de son Dieu (1).

Cette ascèse provoque un double labeur : une œuvre de mort et une fidélité assez âpre dans l'action vertueuse. Le tout au service de la vie.

(1) Parmi ces oppositions, il faut distinguer celles qui visent directement l'ascèse. Nous avons parlé du milieu humain pécheur. L'ascèse est combattue en nous par la paresse, l'égoïsme, la sensualité, l'orgueil de l'esprit, etc., et psychologiquement par cette difficulté qu'a l'homme de voir sur un même plan, et se conditionnant, la mort et la vie. Signalons spécialement l'*acedia*, cette tristesse, ce dégoût, qui répugne à l'effort vertueux. Saint Thomas en fait un vice spécial quand le bien divin (*de quo charitas gaudet*) est en cause; mais une telle désaffection se retrouve en tous les vices, chaque fois qu'un bien spirituel est atteint. L'*acedia* est la grande ennemie intérieure de l'ascèse, « inquantum refugit spirituale bonum, prout est laboriosum vel molestum corpori, aut delectationis ejus impeditivum... illa tristitia qua quis tristatur de bono spirituali quod est in actibus singularum virtutum... » (IIª IIæ, q. 35, a. 2). L'ascète est une âme de désir.

*
* *

Mort à soi-même. La formule a été tellement affadie en des ouvrages de spiritualité sans consistance; sur une musique languissante nous avons entendu les petits enfants chrétiens chanter des choses si effroyables, — et nous avons si peu envie de mourir, — qu'un certain scepticisme accueille ce commandement. S'agit-il donc d'un christianisme de limitations, de refus du monde, d'ascèse étriquée, *aveugle*, de lutte contre soi (qualifié en cette poésie de « ver de terre »), disons même de destruction ? Si c'était cela le christianisme, il n'y aurait jamais eu de saints. Car, pour être saint, il faut avoir besoin d'aimer et besoin d'amour. « Se nier », dit-on. Une telle expression demande un contexte précis pour ne pas être hérétique. Disons plutôt : « se connaître ». Et cela ira aussi loin.

Ne doit mourir en nous que ce qui s'oppose à la vie. Nous portons les stigmates du péché et de nos tendances mauvaises : cela nous défigure. L'homme est créé à l'image de Dieu, mais le péché a revêtu l'âme d'une ressemblance qui défigure celle de Dieu. Il faut effacer les traits parasites. Le Christ nous compare aussi aux rameaux de la vigne, mais la maladie s'y est portée : il faut couper les bourgeonnements enlaidissants, et les sarments qui ne peuvent pas porter de fruit, il faut les offrir au grand feu de l'amour divin. Seul ce qui s'oppose à la vie de Dieu en l'âme humaine doit mourir. Le but conditionne le moyen. Notre ascèse n'est pas morbide; elle n'aime pas la souffrance pour elle-même. Pierre Janet croit que les ascètes chrétiens ont peur du plaisir (1). Ils ne le craignent pas plus que l'effort. Ascèse qui n'est point

(1) *De l'angoisse à l'extase*, Paris, 1926, I, p. 415.

aveugle, et ne vise, sainement, qu'à offrir aux richesses divines une capacité humaine toujours plus large, une volonté souple, un cœur disponible. Encore une fois, elle se fonde sur la connaissance de soi-même dans la lumière de Dieu.

Mais ce qui s'oppose à la vie divine, cela *doit* mourir. Aussi tous les saints ont-ils été — sur un plan ou sur un autre — de grands crucifiés. Ascèse vigoureuse, implacable parce qu'objective (1). « Faites donc mourir vos membres qui sont sur la terre, commande saint Paul, la fornication, l'impureté, la luxure, la convoitise et l'avarice... » (Col., III, 5). Avec plus de réalisme encore, le Seigneur avait dit : « Si *ton œil droit* est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne » (Matth., v, 29). Le chrétien n'arrache en lui que la mort (2).

Il fait comme son Christ, qui, en s'incarnant, a pris *tout de l'homme*, sauf le péché. Accéder à cette vie totale est le désir humain par excellence. Aussi faut-il se dégager de cette boue qui colle à notre âme (3). « La mort du

(1) « Je meurtris mon corps et le traite en esclave », dit saint Paul (I Cor., IX, 27). « Mot d'une singulière énergie, commente le P. Prat (*Un aspect de l'ascèse dans saint Paul*, dans *Rev. d'Asc. et de Myst.*, 1921, p. 9, en note); le verbe ὑποπιάζειν signifiant au propre « meurtrir le visage », y faire des *contusions livides* (ὑπώπιον).»

(2) Aussi cette œuvre impitoyable est-elle surtout de rigueur au début d'une vie chrétienne profonde. Une purification sera toujours nécessaire pour offrir une pleine capacité à la grâce, mais elle demeure conditionnée, et simple *moyen* : « Que je suis heureuse maintenant de m'être privée dès le début de ma vie religieuse! dit sainte Thérèse de Lisieux... Je ne sens plus qu'il soit nécessaire de me refuser les consolations du cœur : car mon cœur est affermi en Dieu » (*Histoire d'une âme*, p. 182).

(3) « La mort chrétienne nous exonère tout à fait de ce fardeau; elle donne satisfaction au vœu de l'Apôtre : *Qui me délivrera de ce*

Christ, dit saint Paul, fut une mort au péché, et sa vie est une vie pour Dieu. Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ » (Rom., VI, 10-11). Il s'agit de faire mourir en nous l'être d'égoïsme, celui qui n'accepte pas la providentielle hiérarchie des êtres et des choses et qui ne voit pas dans le créé une image ou un vestige du Créateur. Cette mort-là, au mal, elle s'opère sous l'effet de l'eau baptismale, mais, à cette heure initiale, elle est surtout une acceptation des morts quotidiennes qu'elle engage et qu'elle facilitera. En cette entrée dans la mort du Christ, sont comme récapitulées les morts de chacun de nos jours. Et chaque fois que nous mourons à nous-même, à ce nous-même qui est pécheur (et uniquement à lui), la grâce du Baptême traduit une de ses énergies, se réalise en l'une de ses œuvres, puisque au Baptême le chrétien, qui participe à l'incommensurable Vie, reçoit en même temps, pour sa misère, « la grâce de mourir (1) ».

Cela va très loin. Le jeu de l'ascèse est large : son ampleur se calque sur l'étendue du mal humain. Si le mot *ascèse* peut être limité au sens précis de discipline de la volonté et de la pensée dans le cadre des vertus naturelles et surnaturelles, comme nous l'avons fait (2), l'esprit d'ascèse se traduit encore en exercices corporels ou spirituels qu'on peut appeler les œuvres d'*ascétisme* ou les œuvres de pénitence, suivant que la mortification (du corps surtout pour l'ascétisme) vise l'épanouissement

corps de mort (Rom., VII, 24); avant elle, la mortification opère une délivrance partielle... » (P. Sertillanges, *La Vie Catholique*, Paris, 1922, II, p. 177.)

(1) P. Sanson, *Conférences de Notre-Dame*, 1925, p. 26 (Spes).

(2) Sur la distinction entre ascèse et ascétisme, cf. Ét. Gilson, *La théologie mystique de saint Bernard* (Vrin, 1934), p. 90, n. 1.

d'une vertu ou le regret et la réparation de ses péchés et de ceux du monde (1). Jeu très large parce que la matière est immense : il va d'une humble privation, du refus d'une « petite goutte de joie », comme disait sainte Thérèse de Lisieux, jusqu'aux macérations des grands crucifiés — ceux de jadis et ceux du XX^e^ siècle (2). Ascétisme « de grandeur », ascétisme « de petitesse » : peu importe, cela est contingent. Au regard que rend exact la charité, rien n'est petit, tout vaut la peine d'être offert à Dieu. L'essentiel est de suivre les suggestions de l'Esprit, car si la mesure de l'ascèse naturelle est la raison humaine, celle de l'ascèse surnaturelle est la charité divine (3). Les œuvres de l'ascèse sont multiples, et la plupart du temps toutes simples et modestes ; mais l'inspiration demeure la même, très haute, souverainement équitable, lors même qu'elle passe la prudence commune, et ce sont les sagesses humaines, aussi effrayées du mode sanglant de la Passion du Christ que de la Voie d'enfance, ce sont elles qui sont mesquines.

Nous disons que cette « grâce de mourir » est exigeante. Elle veut, en effet, produire son acte au fond de l'âme humaine. On pourrait envisager des morts successives atteignant des domaines qui n'engagent point

(1) La vertu de *pénitence*, qui vient conforter l'ascèse, a pour objet les péchés « actuels », postérieurs au baptême, qui ont accru la tendance au mal et la difficulté de faire le bien. Le pénitent regrette et répare son passé, et la vertu qui l'inspire est une vertu spéciale. Cf. III^a^, q. 85, a. 2. L'ascèse proprement dite est tendue vers l'avenir.

(2) Dieu, d'ailleurs, y collabore lui-même : car il est une ascèse *involontaire*, sinon contre la volonté (ascèse improprement dite, par conséquent), offerte par son amour et atteignant l'homme — cela va sans dire — plus profondément encore que ne le fait son effort personnel. On nomme ce travail divin les purifications de l'esprit, du cœur et des sens.

(3) On peut adapter ici les conclusions de I^a^ II^ae^, q. 63, a. 4, sur la mesure différente de la vertu acquise et de la vertu infuse.

l'être profond. Comme s'il s'agissait seulement de détachement « en extension » ! Cela ne suffit pas; on peut quitter toutes choses l'une après l'autre — les philosophes et les païens, par amour de la pensée, de l'art ou du bien social, en font autant — sans jamais se quitter soi-même. Or, c'est en se quittant qu'on se trouve. En quittant l'être pécheur, le « vieil homme », pour accéder à la vie nouvelle. Comme il parlait de tout ce qu'un disciple doit haïr, le Seigneur ajouta : « *adhuc autem et* animam suam » (Luc, XIV, 26). Le détachement qu'envisage l'ascète doit aller jusque-là : il faut haïr sa propre âme. Détachement « en profondeur », détachement radical. On n'a pas à tout quitter, en régime commun de vie chrétienne, mais il faudra toujours se quitter soi-même.

Ici se trouve atteint, en son principe, notre être d'égoïsme. Notre volonté a été détournée de Dieu par le péché originel, et notre personnalité humaine se trouve constituée dans l'isolement de Dieu. Et notre être d'égoïsme, au plein sens de ce mot, veut être autonome, maître chez soi. Or, en la loi de grâce, l'Esprit-Saint doit prendre la tête de notre gouvernement intérieur, et il ne peut remplir son rôle que si toute juridiction lui est abandonnée. Haïr son âme, cela veut dire la nier (voici le contexte exact) comme principe exclusif de direction humaine, suivant que l'y porte l'état de déchéance. Cela veut dire proprement *se déposséder* (1).

Cela veut dire aussi *accepter* pleinement *la volonté de Dieu sur soi.* La première attitude du détachement se prend donc en face de Lui, mais c'est pour s'attacher. Telle est la loi profonde qui, justifiant l'ascèse à tous les plans de l'activité humaine, prend ici sa force plé-

(1) « Une telle mort s'appelle : *expropriation de soi.* » (J. Maritain, *Les degrés du savoir*, Paris, 1932, pp. 659 et sq.)

nière. Ascèse fondamentale qui se lie au désir du Créateur sur l'homme. Acceptation quotidienne qui doit nous maintenir en perpétuelle disponibilité, pour discerner ce plan de la Providence et collaborer étroitement à sa réalisation, au lieu de vouloir, étant maître chez soi, tracer soi-même sa ligne.

Nous retrouvons ici le large contexte théologal du Retour à Dieu où s'inscrit l'ascèse. Nous avons vu celle-ci liée aux vertus morales et prenant pour matière les humbles réalités de chaque jour. Il fallait encore l'introduire au principe radical de notre vie humaine rachetée, à la source même de nos conflits avec la grâce.

* * *

La mort à soi-même est une des deux attitudes de l'ascèse. Réduire son œuvre à la répression volontaire des tendances égocentristes serait se faire illusion. J'ai parlé d'une *fidélité* assez âpre et constante *dans l'action vertueuse*. Ne disons pas que voici la partie positive de l'ascèse, car l'autre aussi — nous ne le savons peut-être que trop! — mérite cette qualification. Il s'agit proprement de la partie constructrice. En même temps qu'on se défend pour « ne pas attrister le Saint-Esprit de Dieu », comme dit saint Paul en termes émouvants (Eph., IV, 30), il faut se mettre en état de coopérer avec Dieu, en répondant aux vouloirs de cet Esprit, afin d'éduquer sa vie morale, naturelle et surnaturelle (1).

La répétition des actes vertueux est aussi une ascèse, et souvent pénible. Tout à l'heure, le thème paraissait austère : mourir au mal. Celui-ci exige pareillement une

(1) Cf., sur ce thème, de belles pages dans *La vraie vie chrétienne*, par le P. Gardeil, et d'intéressantes suggestions du R. P. Mennessier dans cette revue, juillet-août 1935, pp. [62]-[64].

grande générosité et le désir vital de la perfection : opérer le bien précis que le Seigneur attend, lui offrir le pain quotidien dont il fera une hostie de louange. Ici s'engage la pratique continuelle de la charité. Vertus acquises et vertus infuses y compénètrent leur action. tus acquises et vertus infuses y compénètrent leur action. Mais cette pratique, si humble soit-elle, est d'une importance capitale. La répétition des actes vertueux, éduquant peu à peu les passions naturelles, assouplissant le jeu des puissances et augmentant leur réserve de précision et d'énergie pour l'action, soumet à la grâce une matière plus souple, une vitalité ouverte à ses enrichissements. En même temps, l'exercice simultané des vertus infuses accorde au chrétien le double bénéfice du mérite et de la satisfaction. Un même acte, accompli par charité, incarne, si l'on peut dire, plus profondément la vertu divine dans la puissance naturelle et prend valeur d'éternité.

Pour que notre fidélité à l'œuvre vertueuse ait ainsi sa portée surnaturelle, il suffit d'accomplir ces gestes chrétiens en état de grâce. Chacun emporte sa valeur particulière. Mais leur mérite augmente si la charité les inspire effectivement (et non plus virtuellement). D'où l'influence de l'ascèse. Car l'exercice pénible de la vertu appelle la charité, exige son soutien, sa confiance. Sans doute, vaincre ses défauts, s'appliquer tenacement au bien, n'augmente pas pour autant nécessairement le mérite : c'est l'intensité de la charité qui fait le mérite, et non la peine qu'on éprouve à se maintenir sur les voies de Dieu (1). Mais la condition humaine inscrit cette lutte pénible, cet effort constant, en la plupart de nos démarches vertueuses, surtout chez ceux qui commencent leur

(1) Cf. Ia IIae, q. 114, a. 4.

route vers la sainteté. L'ascèse est donc une *occasion* de croître en l'amitié divine, puisque sa nature même, chez un chrétien, exige la charité. Voici pour elle une dignité nouvelle.

Cependant, la note personnelle de chaque vocation humaine s'impose ici. Nous n'avons pas, à un degré identique, les mêmes défauts à vaincre ; nous avons moins encore le même choix à opérer au sein du monde. Notre magnanimité dans l'action vertueuse requiert des qualités bien diverses. Il y a une perfection commune des amis de Dieu — perfection peu banale d'ailleurs, puisqu'elle suppose une conversion totale et une recherche foncière de Dieu par-dessus tout le créé : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta vigueur et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même » (Luc, x, 27 (1). Mais il y a aussi la *volonté particulière* du Créateur sur chacun de nous. Notre tâche quotidienne qui s'efforce, le long d'une vie, à réaliser cette pensée, suppose un choix. Non plus un refus de ce qui est objectivement mauvais. Mais un choix parmi les biens légitimes dont certains, que repousse l'exigence divine, prennent pour nous, donc très subjectivement, une teinte défavorable (2). L'ascèse trouve alors un domaine nouveau, extrêmement complexe. Elle ne vise plus la lutte contre un mal ou l'affermissement d'un bien, l'un et l'autre communs à toute la nature humaine; elle est liée au sort surnaturel de chaque personne, de chaque âme en dialogue avec le Seigneur; elle est sujette du grand désir de cette âme d'aller jusqu'au bout de son appel. A l'intelligence aimante et attentive aux paroles

(1) Cf. Matth., v, 48; I Cor., xiii, sur les éminentes qualités de la charité chrétienne; et IIª IIæ, q. 184, a. 3.
(2) Cf. IIª IIæ, q. 146, a. 1; q. 188, a. 8.

de l'Esprit de discerner l'usage du monde que sa vocation lui commande; à la volonté, réglée par la prudence surnaturelle, d'appliquer l'activité humaine aux œuvres providentielles. Ascèse de l'intelligence qui récuse les autres voix ; ascèse de la volonté qui se limite dans la jouissance matérielle du créé (1). On retrouvera tout en Dieu. L'essentiel est d'être *libre* en face du monde, qui est au chrétien, comme le chrétien est au Christ, et le Christ à Dieu.

*
* *

Le nom du Christ vient d'être prononcé. Nous aurions pu mettre beaucoup plus tôt cette ascèse sous le signe de la Croix. Mieux valait, semble-t-il, discerner le jeu complexe des vertus divines aux prises avec une matière humaine rebelle, avant de préciser qui est au cœur de ce travail de mort et de vie, et quelle portée *nouvelle* celui-là *donne à l'ascèse.*

Notre Grâce est chrétienne, c'est-à-dire que la vie divine découle en nous de la plénitude du Christ Sauveur. Au baptême, nous revêtons le Seigneur, en même temps que nous obtenons participation à la vie de la Bienheureuse Trinité. Ces vertus dont nous avons parlé et cette ascèse sont donc surnaturelles et chrétiennes, — surnaturelles en régime chrétien.

Une conséquence, d'une singulière importance pour

(1) On renonce à tous les ferments de l'égoïsme, on repousse ce qui « particularise » pour être en *sympathie* avec tous les hommes, triste avec ceux qui pleurent, joyeux avec ceux qui sont dans la joie; et l'on goûte la liberté sans formalisme des enfants de Dieu. Cf. I Cor., VIII, 13; Actes, XX, 34; Col., II, 16-23. — Notons encore que les privations doivent être plus rudes au début d'une vie chrétienne : toujours cette *relativité à la fin poursuivie.* Cf. Petitot, O.P., *La doctrine ascétique et mystique intégrale* (Paris, Labergerie), I, p. 87.

notre existence de chaque jour, une conséquence immédiate de cette qualification chrétienne est que le Retour au Père de la créature rachetée ne se réalise pas sous la seule poussée de ces énergies surnaturelles incarnées, avec pour idéal un Dieu lointain et des préceptes moraux. Nous avons un *Modèle*, une Image de Dieu exacte, qui seule peut dire en vérité : « Qui me voit, voit mon Père », une incarnation authentique de la pensée créatrice sur les hommes. Le Christ. Il faut mettre nos pas dans ses pas. Au baptême, nous revêtons Celui qui donne la vie à chacun des membres de son Corps Mystique : prise de possession intérieure. Mais celui-là est venu sur terre, a vécu une existence charnelle : de l'extérieur cette fois, il nous invite à faire *comme lui*. Tel est le mode providentiel de la présentation et de l'épanouissement de la vie de Dieu ici-bas. Un état chrétien.

Alors, *tout* doit nous configurer au Christ. Toute matière humaine, même rebelle, en est capable si on l'y fait servir. Une portée nouvelle est ainsi dévolue à l'ascèse. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix... » Le Sauveur a expié les péchés du monde, et l'impassibilité de la gloire est désormais son vêtement. Nous y parviendrons aussi, mais il faut d'abord que nous soyons devenus conformes à ses souffrances (1). Le chrétien doit imiter Jésus intégralement. Et voici que les œuvres de l'ascèse le lui permettent. « Prendre sa croix » ne veut pas dire seulement affliger son corps ou son esprit de mortifications surérogatoires. « Prendre sa croix », cela signifie : se prendre tout soi-même, avec les suites du péché de nature et les stigmates de ses péchés personnels, voir en tous ces appels de la déchéance une croix personnelle, et faire de cette croix — *inévita-*

(1) Cf. Ia IIae, q. 85, a. 5, ad 2; IIIa, q. 79, a. 2, ad 1.

ble mais acceptée — l'instrument de la libération. D'un gibet d'infamie le Crucifié a fait le signe de la Rédemption. Le chrétien est crucifié comme son Seigneur (1), crucifié à lui-même ; et ce sont ses péchés, c'est le bois de la croix fait de sa misère, que la charité utilise et dont, en un mot, elle change le *signe*.

Avons-nous assez compris cela ? On s'imagine que pour devenir conforme aux souffrances du Christ, il faut pratiquer les héroïques exercices de la mortification, alors qu'il s'agit, tout banalement, tout quotidiennement, de faire mourir son amour-propre et d'éduquer, dans la joie et dans la peine, ces passions humaines que la vie de Dieu veut pénétrer jusqu'au ressort le plus intime de leur énergie. Non seulement rien n'est perdu, mais *tout nous sert*, même ce que les « honnêtes gens » et les sages de ce monde appelleraient le déchet de nos vies, l'inévitable part du feu. « Avec le Christ, disait un jour le P. Sertillanges, le métier d'homme déchu est un métier splendide (2). »

Plus beau encore que nous ne l'imaginons présentement. Car le régime chrétien de la Rédemption, au sein duquel se situe l'ascèse, donne à chacun de nos gestes non seulement une portée éternelle, mais une portée *universelle*. Notre salut s'opère en « corps » chrétien, en Église, établis que nous sommes dans le domaine immense de la Communion des Saints. Par les mêmes actes qui nous libèrent de l'emprise du mal, ou nous affermissent dans le bien, et par d'autres qui ne s'expliqueraient point peut-être si notre rédemption était individuelle, mais que suggère l'Esprit, nous poursuivons

(1) « L'homme est mis en croix avec le Christ, et c'est le baptême qui fait cela » (IV C. G., 71).

(2) D'où la grande joie qui doit accompagner cette œuvre de restauration : « Quand tu jeûnes, parfume ta tête »...

la Rédemption du monde. Le chrétien de l'humble réalité de chaque jour, aussi bien que le saint crucifié en sa chair, attire la grâce sur ses frères et, se substituant à eux, répare leurs misères (1). Ainsi, la portée de notre labeur sanctifiant est immense. Nos actes comptent deux fois, parce que le signe de la Croix est sur eux.

*
* *

Ce large contexte humain et divin donne à l'ascèse toute sa valeur libératrice.

La Croix de Jésus est *au cœur de notre bonheur* d'homme racheté. « Non pas comme si trop de bonheur exigeait une rançon (2) », mais parce que le bonheur est lié à la Croix rédemptrice et ne peut naître que d'elle. Les saints surabondent de cette joie-là.

« Vous me condamnez à un retranchement qui est une mort, plutôt que l'initiation à la vraie vie », écrivait Jacques Rivière à Paul Claudel (3). Initiation à la vraie vie, c'est pourtant cela, exactement. Le Christ nous a promis la vie, et pas seulement la vie selon notre mesure étriquée, mais en surabondance. Or lui-même nous a commandé de prendre notre croix, et s'il a tout pardonné ici-bas, vu la faiblesse, l'inconstance, l'aveuglement de ses apôtres, sur un point précis, cependant, il s'est montré intraitable. Pierre, qui venait de confesser la Divinité de son Seigneur, n'a pas pu admettre la nécessité de ses souffrances et s'est emporté : « A Dieu ne plaise, Sei-

(1) Sur la portée du mérite et de la satisfaction, on trouvera d'utiles précisions dans l'article du R. P. Congar : *De la communication des biens spirituels*, dans le n° du 1er janvier 1935 de cette revue.

(2) P. Doncœur, *La Croix et l'humanisme chrétien*, dans les *Études* du 5 janvier 1935, p. 39.

(3) *Correspondance*, p. 39.

gneur, il n'en sera pas ainsi. » — « Arrière, Satan, lui dit alors Jésus qui voyait en jeu le bonheur du monde; tu m'es un scandale. » Retenons cette apostrophe véhémente. *Celui qui est scandalisé par la Croix scandalise Jésus.*

Parce que Jésus le veut vivant d'une vie surabondante; parce que la pensée du Créateur sur chaque membre du Corps Mystique est trop belle pour que le Christ accepte nos faiblesses, nos peurs et nos « divertissements » (1). Comme dit Paul Claudel, le bonheur n'est pas dans « l'Empire du Milieu ». Il n'est pas même dans le seul génie humain. Beethoven, en sa *Neuvième Symphonie*, a dû se *créer* la joie. Tandis qu'elle jaillit sans tarissement des profondeurs de l'âme d'un saint.

Le Saulchoir.

fr. A.-M. Carré, O. P.

(1) Œuvre pleinement libératrice, en vue de « la mesure de la stature parfaite du Christ, afin que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes, par leur astuce pour induire en erreur; mais que, confessant la vérité, nous continuions à croître *à tous égards* dans la charité, en union avec Celui qui est le Chef, le Christ » (Eph., IV, 14-15).

Nous avons traité le problème en termes de théologie thomiste. Les méthodes et le caractère de l'ascèse orientale sont assez différents. Sur cette « garde du corps » en vue de la soumission totale de l'être sensible à l'âme intelligente, cf. M. Lot-Borodine, *La doctrine de la déification dans l'Église grecque jusqu'au XI^e siècle*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CVI, pp. 552 et sq. Alors l'ascèse est ordonnée à l'*extase*.

Former des Saints

C'est un lieu commun, sans doute, de dire que la famille chrétienne a pour fin essentielle de former des âmes. Et pourtant! N'est-il pas vrai que, *en fait*, la plupart s'en désintéressent, ou, en tout cas, minimisent cette œuvre, à tel point qu'elle n'est plus que l'ombre ou la caricature de ce qu'elle devrait être ? Ne voit-on pas souvent, par exemple, ce curieux paradoxe : des parents chrétiens, qui ne toléreraient pas que leur enfant n'allât point à la messe et ne fît point sa première communion, repoussent celui-ci avec indignation lorsqu'il manifeste le désir d'embrasser la vocation sacerdotale, ou font à l'enfant une guerre incessante si celui-ci a l'air de prendre à la lettre l'Évangile, et montre le désir de vivre à fond sa vie intérieure ?... En vérité, est-il rien de plus évident que de tels parents n'ont guère saisi, et en tout cas vécu, leur « vocation familiale » ?

Mais dans les familles où la vie chrétienne est tout autre chose qu'habitudes pieuses et tradition formelle, ne voit-on pas trop souvent minimiser, là aussi, cette œuvre si importante ? C'est ainsi qu'il arrive que de jeunes époux, épris d'une vie religieuse ardente, mais en définitive peu profonde, s'adonnent à des apostolats « extra-familiaux », qui les conduisent parfois à réduire leur vie familiale. Certains, par exemple, sans qu'il y ait eu appel manifeste de Dieu, n'ont pas hésité à limiter le nombre de leurs enfants ; d'autres même n'ont pas

voulu en avoir, afin, disent-ils, d'être « plus libres », pour mieux se donner à l'apostolat, et mieux développer leur vie intérieure... Quoi de plus paradoxal ? Est-il incompréhension plus grande de la nature et des exigences d'une « vocation » ?

Ces cas sont assez rares, heureusement. Mais sans prendre des exemples aussi extrêmes, n'est-il pas vrai que trop de parents chrétiens oublient que la formation religieuse de leurs enfants est l'œuvre par excellence de leur vocation, celle pour laquelle est fait le sacrement de mariage et la vie commune des époux ? Si nous n'estimons pas cette œuvre à sa juste valeur, si elle n'est pas en réalité au centre de nos préoccupations religieuses, n'est-ce pas parce que nous n'avons pas encore découvert par l'intérieur et dans toute sa richesse notre vocation conjugale et familiale ? Aussi en parlons-nous avec indifférence, voire avec dédain ! Peut-être le mariage, parce qu'il est la forme de vie la plus « normale », la plus naturelle, la plus banale, nous apparaît-il vidé de toute valeur surnaturelle. Imprégnés malgré nous de l'esprit du monde, nous oublions qu'il est un sacrement, qu'il a des fins surnaturelles bien définies; que même le considérer *uniquement* comme moyen de s'épauler mutuellement, de s'élever à deux dans la vie spirituelle, c'est (sauf vocations très particulières) l'appauvrir considérablement, lui interdire son plein épanouissement, sa pleine efficacité religieuse. Beaucoup aussi, consciemment ou non, le considèrent trop comme une forme commode de vie matérielle et sentimentale, plutôt dangereuse d'ailleurs au point de vue spirituel, par la tentation permanente qu'elle constitue de vivre une vie médiocre et bourgeoise. Quant aux enfants, ils ne font guère, à leurs yeux, que venir troubler cette quiétude, et rendre plus difficile encore, croient-ils, leur

vie religieuse... Ainsi arrive-t-on à dénigrer une vocation qui est une des plus importantes qui soient, puisqu'elle doit préparer toutes les autres...

C'est pourquoi il est salutaire de nous interroger sincèrement sur ce point, et de voir si vraiment nous avons bien compris tout ce qu'implique notre vocation familiale, en particulier l'importance de cet apostolat original auquel elle nous destine.

D'abord, y pensons-nous souvent, à cet apostolat qui est le nôtre ?... Autant au moins qu'à tel apostolat extérieur, qu'à tel ami que nous stimulons dans sa vie intérieure ?... Notre attitude pratique vis-à-vis de nos enfants (mode de vie, orientation professionnelle, culture intellectuelle, formation sociale, formation de la personnalité, etc.) est-elle de plus en plus commandée par le souci de leur développement spirituel ?... Il n'est pas jusqu'à la façon de les habiller qui ne puisse y être intéressée... En somme, baignons-nous nos enfants dans un grand courant de charité, de vie surnaturelle ? Ne nous appliquons-nous pas à les développer physiquement et intellectuellement, beaucoup plus qu'à les faire grandir dans l'amour de Dieu ? Envisageons-nous à leur égard toutes choses, — non uniquement en fonction de leur bien humain et naturel, — mais de leur bien surnaturel, total, définitif ?... Cela demande une « présence » de chaque instant.

Notre vie familiale est-elle organisée avant tout du point de vue de la formation religieuse de nos enfants ? Nous efforçons-nous de créer une atmosphère familiale adaptée à tous, mais surtout au niveau de nos enfants,

afin qu'elle les soulève et les oriente ? C'est là que notre effort de sanctification conjugale trouve son aboutissement. Prions-nous pour nos enfants ? Les offrons-nous à Dieu ? Malgré l'obscurité d'un tel apostolat et les futilités (apparentes) qu'il introduit dans notre vie, sommes-nous persuadés de son importance ? Croyons-nous qu'une heure de promenade avec nos enfants, ou une après-midi de dimanche passée à organiser leurs jeux, sont des heures perdues, vides, ou qu'elles sont au contraire plus importantes, dans notre vocation, qu'une visite apostolique, ou une lecture spirituelle, ou l'organisation d'une réunion ? N'avons-nous pas trop souvent la tentation de nous laisser croire que nos enfants sont un obstacle à notre développement spirituel (retraites, méditation), et à notre rayonnement religieux (visites, déplacements) ?... N'est-il pas vrai qu'il nous reste sur tous ces points beaucoup à faire et à découvrir ?

Certes, il ne s'agit pas de nous replier sur nos enfants, même au point de vue spirituel; mais combien notre vie familiale et conjugale est loin encore, après de nombreuses années peut-être, de donner à l'enfant sa vraie place, la première, dans notre vocation !

Pensons-y : il nous est demandé de former des saints. Rien de moins. C'est là le but essentiel de notre vocation familiale. Et tout en elle est fait pour y concourir : notre maternité, notre paternité selon la chair nous disposent merveilleusement à devenir père et mère selon l'esprit, à enfanter une seconde fois dans le Christ ces êtres issus de notre sang. Notre amour maternel ou paternel met en

nous un tel désir de nous donner, un tel oubli de soi, il porte en lui des intuitions si pénétrantes ; et en nos enfants grandit spontanément un tel besoin d'affection, un instinct si profond de confiance et de respect, que l'union des cœurs se fait naturellement, premier palier vers l'union des âmes. En vérité, de toutes les formes d'apostolat, en est-il un qui rapproche autant les êtres; qui permette, lorsqu'il se développe sur le vrai plan providentiel de Dieu, une influence aussi grande, aussi soutenue, aussi spontanée ? En est-il un qui s'insère aussi harmonieusement dans le développement complet et naturel d'un être humain ? En est-il un qui soit plus incarné, et qui, là où d'autres verraient un obstacle et même un danger, puisse au contraire utiliser l'humain, tout l'humain, et se servir de l'attraction instinctive des corps et des cœurs pour faire passer le rayonnement d'une vie intérieure, le contenu d'une expérience spirituelle, pour le transfuser en quelque sorte d'âme à âme ? Bien des apostolats peuvent être suspectés parfois quant à leur nécessité providentielle; souvent, nous les exerçons à contretemps parce que nous n'aimons guère, en définitive, ceux que nous voudrions élever spirituellement; ceux à qui nous nous adressons nous demeurent trop étrangers; il arrive même que nous échouions lamentablement parce que, au fond, nous sommes poussés moins par le désir du bien de ces âmes que par l'ardeur plus ou moins pure du chef ou du partisan... Avec nos enfants, rien de tel n'est à craindre. Nous pouvons, certes, les aimer maladroitement, mais nous les aimons. Ils ne peuvent pas ne pas le sentir. Et cet amour naturel sera, si nous le méritons, si nous savons le diriger intelligemment, le véhicule d'un amour surnaturel par lequel nous maintiendrons le contact avec l'âme de nos enfants, pour les amener à se développer religieusement,

pour les « élever » à Dieu, pour les aider à se dégager des obstacles que toute vie chrétienne est appelée à rencontrer.

Nous ne prendrons jamais assez conscience de cette tâche. Pensons à la merveilleuse réussite que fut pour le foyer des Martin la préparation d'une sainte comme le devint sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Rappelons-nous ces entretiens, ces promenades de la petite fille avec son père. Fut-il jamais plus bel apostolat ? Sans doute, M. Martin sema le bon grain, et ne vit pas la splendeur de la moisson. Qu'importe. Il fut un bon semeur, et Dieu ne lui demandait que cela.

Or, trop de familles chrétiennes ignorent cette magnifique vocation. Ne vivant guère du Christ, elles ne peuvent transmettre à leurs enfants qu'une piété extérieure, formaliste, rétrécissante, caricature de la vraie vie chrétienne. Pourtant, lorsqu'on voit à quelles conséquences néfastes peut conduire une telle « éducation » dans une âme de bonne volonté, on comprend l'importance de découvrir et de pratiquer le véritable apostolat familial. Que d'âmes ont rejeté de bonne foi, à l'âge où l'homme prend conscience de sa personnalité, une religion qui n'était pour elles qu'habitude pieuse, voire hypocrisie ! Certaines, sans doute, pourront se reprendre. Mais combien végéteront ou ne pourront retrouver l'élan spontané de la jeunesse qui les eût lancés à fond à la suite du Christ ? Combien, pour grandir spirituellement, seront obligés de s'appuyer sur des étrangers; combien se sentiront profondément séparés de leurs parents! Et ce sera quelquefois pour ceux-ci une dure épreuve. Mais ne l'auront-ils pas quelque peu méritée ?

Il faudrait donc que nous aimions de plus en plus nos enfants d'une façon surnaturelle, ou plutôt que la charité de Dieu informât notre amour maternel et paternel. Il

faudrait que nous soyons pour eux d'autres Christ : les aimant en Dieu, les portant en Lui ; cherchant avant tout leur bien spirituel; étant pour eux leurs rédempteurs, portant, s'il le faut, la croix pour qu'ils vivent...

Quand nous commencerons à les aimer un peu de cette façon, nous verrons à quel point les aimer selon Dieu peut être différent de les aimer selon la chair. L'amour selon Dieu nous rendra indulgents quand nous aurions tendance à faire preuve de sévérité; inflexibles quand nous nous laisserions gagner par un attendrissement néfaste. Il calmera nos impatiences et nos colères; il stimulera notre apathie, toujours si lourde et gauche lorsqu'il s'agit des choses purement spirituelles. Il éloignera de notre cœur les vaines ambitions maternelles et paternelles, nous rendant soucieux avant tout du progrès de nos enfants dans l'amour de Dieu. Il nous gardera de la tyrannie et de la faiblesse, de l'instinct égoïste de possession et du laisser-aller au gré du caprice; des sautes d'humeur qui retombent sur des têtes innocentes ; de l'esprit d'inquisition et de critique, si déprimant pour un cœur d'enfant; de l'austérité du sermoneur et des familiarités excessives. Grâce à lui, nous ne serons pas des éteignoirs; nous éviterons ce puritanisme désuet et cet irréalisme, cette mesquinerie intellectuelle, qui déguisent sous de belles fables la vérité, ou qui nient les problèmes; il nous donnera les saintes hardiesses et les prudences nécessaires, le sens efficace de l'opportunité.

Ainsi, quand nous commencerons à aimer nos enfants d'une façon plus chrétienne, nous les aimerons mieux. Notre charité, notre sens pratique surnaturels rectifieront les déviations si fréquentes, si multiples, de l'affection purement humaine. Elle nous aidera à découvrir l'amour maternel et paternel le plus vrai, le plus profond, le plus beau; celui qui nous donnera les joies les

plus pures. Car l'amour de Dieu ne détruit pas la nature, mais il la couronne et la transfigure.

Alors, nous comprendrons que la condition pour exercer sur nos enfants une influence spirituelle est que nous gardions un contact constant avec leur vie intérieure. Ce contact que tant de parents perdent, et de si bonne heure, faute de lucidité et d'attention, abandonnant l'enfant à lui-même, en proie à de redoutables difficultés dont beaucoup sont écrasés. L'amour surnaturel que nous porterons à nos enfants, cette charité pénétrante qui, sous les apparences, sait discerner merveilleusement les réactions intimes, nous aidera à les suivre discrètement, spontanément, à travers toutes les étapes par lesquelles ils passeront. Elle affinera, dirigera, purifiera les intuitions de notre affection humaine. Nous comprendrons nos enfants à demi-mot ; nous saurons prévoir les obstacles; les aider sans qu'ils se sentent contraints, les orienter doucement. Parce que nous posséderons toute leur confiance, ils s'ouvriront facilement à nous. Ainsi le mal qui les menaçait perdra tout son aiguillon, toute sa virulence. L'abcès se videra presque tout seul. Que de difficultés transformées en doutes et en pertes de la foi, parce qu'une âme n'a trouvé personne à qui se confier ! Seule, aux prises avec l'esprit d'illusion et de mensonge, elle s'est crue perdue avant même d'avoir cédé. Ainsi se sont consommés de terribles abandons qu'une éducation vraiment forte eût évités.

Qui dira les formes multiples et sans cesse renouvelées, sans cesse adaptées au développement de l'enfant, de cet apostolat familial ! A chaque heure du jour, notre

exemple agira sur l'enfant et le sollicitera. A chaque instant, par nos conseils discrets, nos suggestions, nos encouragements, nos explications, nous l'aiderons à se dépasser, à grandir dans l'amour libre et fort. Quelle joie pour nous, et quelle émotion, lorsque l'adolescent, aux prises avec telle difficulté intime, avec tel problème de la foi, où la lettre du catéchisme ne lui dit rien, viendra nous trouver; et où, dans un cœur à cœur, dans une entière sincérité, sentant venu le moment des fortes paroles, le moment où chaque âme libre doit s'engager à la suite du Seigneur sur le sentier difficile de la foi et de la générosité héroïque, nous lui montrerons la vraie voie, la vraie solution, les exigences de l'amour fort, dans leur plénitude exaltante, certes, et leur fécondité, mais aussi dans les sacrifices qu'elles requièrent, et les inévitables diminutions...

Ah! puissions-nous être prêts pour de telles rencontres! Nous y trouverons pour nous-mêmes une grâce éminente, comme dans ces moments privilégiés de la vie où, à l'âme attentive et recueillie, se manifeste, dans l'exercice d'un pouvoir qui nous est remis, comme une efficace et mystérieuse présence du Seigneur...

On a parlé quelquefois du « sacerdoce familial ». Oui, vraiment, n'est-ce pas là un sacerdoce, un des plus émouvants, un des plus noblement humains ?

Un des plus difficiles aussi. Et qui requiert un don de soi continuel; et souvent de grands sacrifices, une préparation profonde.

Comprenons d'abord que cet apostolat nous incombe essentiellement, et que, jusqu'au moment où l'enfant

devenu homme pourra voler de ses propres ailes, il ne nous est pas permis de nous en remettre à d'autres, parents, amis, domestiques... — sauf dans les cas graves —, du soin de cette charge !

Il faut que nous comprenions à quel point cet apostolat, qui est par excellence *le nôtre*, celui qu'implique notre vocation familiale, doit prendre le pas sur tout autre, si séduisant, si important qu'il puisse paraître. Sans doute, il faut se garder des généralisations absolues, et admettre des dérogations particulières, car l'Esprit souffle où Il veut, comme Il veut, et l'action de Dieu dans le monde n'est absolument liée à aucun mode strict de vie humaine. Mais, dans l'absence de signes certains, évidents, qui nous pousseraient à sortir de la voie commune, notre vocation providentielle nous appelle à exercer notre activité spirituelle *premièrement* dans notre milieu familial (ce qui ne veut pas dire exclusivement : il est naturel que nous ayons parallèlement telle ou telle vocation, intellectuelle, professionnelle, etc., mais à condition de respecter cette vocation familiale que nous avons librement choisie). Toute autre activité, toute autre forme d'apostolat, fût-il même d'ordre familial, qui nous amènerait à délaisser en quelque mesure notre famille, qui nous inciterait à négliger la formation spirituelle de nos enfants, qui nous enlèverait ce minimum de contact humain nécessaire à une réelle influence religieuse, serait bien suspecte. Rappelons-nous la parole de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Non seulement tu ne dois pas faire le mal, mais tu dois renoncer aussi à faire le bien que je ne veux pas. » Cela peut impliquer parfois de durs renoncements, des sacrifices douloureux. Souvent, nous aurons l'impression d'être ramenés par notre vocation familiale à une vie médiocre, vide, prosaïque, sans fécondité; nous aurons

l'impression de perdre notre temps dans des besognes futiles, matérielles, sans portée, alors qu'il y aurait tant à faire au dehors, autour de nous peut-être, par la parole, par la plume, par notre présence... Et la façon dont, très naturellement, on découragera nos initiatives généreuses à l'intérieur même de notre vocation, en nous rangeant souvent dans le grand troupeau de ceux qui sont comme irrémédiablement condamnés à la médiocrité, ne nous consolera guère... Mais il faut qu'il en soit ainsi. La vocation familiale a ceci de bon qu'elle nous garde de toute exaltation orgueilleuse et factice, de tout romantisme; elle est une vie obscure, une vie cachée. Mais la vie de Nazareth, ne l'oublions pas, prépara la vie publique et le rayonnement de Jésus. Vocation admirable, puisqu'elle met au second plan le jardinier qui entoura de ses soins attentifs la plante délicate; puisqu'elle laisse dans l'oubli des hommes ceux qui préparèrent les saints dont le pur rayonnement fascine les foules. C'est cette vocation-là qui est la nôtre. Il y en a d'autres apparemment plus brillantes : mais toutes, en définitive, procèdent du même Esprit; toutes ont leur utilité irremplaçable dans la croissance du corps mystique du Christ. Prenons donc conscience des exigences, mais aussi de la beauté surnaturelle de la nôtre, afin de résister aux tentations plus ou moins subtiles qui nous inciteraient à en sortir.

Plus nous saisirons l'importance de notre vocation familiale, plus nous verrons à quel point elle est particulièrement délicate, en dépit des apparences; à quel point aussi nous y sommes peu préparés. Ici, pas de remise possible : le temps nous pousse irrémédiablement, notre apostolat ne peut être différé. Que nous le voulions ou non, dès que l'enfant est venu, et dès les premiers jours, de toute façon, en bien ou en mal, pour étouffer ou pour faire grandir, notre influence s'exerce. Et les années pas-

sent, passent... L'enfant, au berceau hier encore, demain sera un homme. Sommes-nous prêts pour mener à bien aujourd'hui cette tâche ? Demain, il sera trop tard. La vie est courte. Nous autres, mariés, il s'agit, pendant la vingtaine d'années qui va venir, qui est déjà largement entamée peut-être, d'être à la hauteur de l'œuvre qui nous est confiée. Il s'agit d'amener nos enfants à dix-huit ou vingt ans en leur donnant la formation nécessaire pour qu'ils soient des âmes d'élite. Sommes-nous prêts pour assumer de si grandes responsabilités ? Avons-nous su faire de notre famille un foyer de vie spirituelle capable d'aider ces jeunes âmes à s'épanouir dans l'amour de Dieu ? Avons-nous su faire grandir notre union conjugale, l'approfondir en Dieu, afin que se réalise spontanément, sans heurt, selon une harmonie profonde (et non superficielle), cette collaboration intime de l'homme et de la femme, du père et de la mère, dans une même œuvre de formation spirituelle ? Car, nous le comprenons bien, il s'agit ici de bien autre chose que de l'élaboration d'une technique d'éducation. Certes, la technique est nécessaire. Mais que peut-elle sans l'esprit intérieur qui l'anime et l'oriente ? Or, c'est cet esprit qu'il importe de vivre à deux, de découvrir, pour que, ensuite, il saisisse et pénètre l'enfant.

Avons-nous su, en particulier, garder ou redécouvrir à temps la courbure d'âme, l'orientation de notre vie intérieure vers l'union à Dieu; le contact vivant avec le Dieu d'amour, afin que nous puissions en parler à nos enfants, non comme ceux qui récitent des choses apprises, ou vécues *jadis*, mais avec l'accent qui ne trompe point de ceux qui en vivent ? Cette vie est-elle progressante en nous ? Possédons-nous, grâce à elle, cette jeunesse toujours renouvelée qui nous permet cette ouverture, cette grande souplesse, cette adaptation à l'âme

de l'enfant, nécessaires pour exercer sur lui une véritable influence spirituelle ?

Ah! puissions-nous saisir dans toute sa réalité l'immense influence possible de notre effort de sanctification ! Puisse le sentiment de notre responsabilité devant Dieu nous faire trembler parfois, afin que nous nous arrachions de toutes nos forces à l'esprit du monde, et que nous fassions de notre foyer un foyer de lumière !

Soyons assurés, d'ailleurs, que cet apostolat, parce qu'il est dans la ligne de notre vocation, aura sur notre vie intérieure elle-même, conjugale et personnelle, de profondes répercussions. Il nous incitera tout d'abord à un très grand effort de sanctification. Il nous formera à la patience, au détachement, à l'amour pur du prochain. Il nous apportera les grandes et les petites croix sans lesquelles une union vraiment intime avec Notre-Seigneur n'est guère possible. Par lui, nous comprendrons un peu ce que c'est que se donner, et nous pénétrerons un peu dans le mystère d'amour du Christ. « Il les aima jusqu'à la fin »... Amour qui se donne sans retour sur soi; amour qui donne sa vie pour ceux qu'il aime, amour que rien ne décourage, pas même l'échec. Amour rédempteur des âmes. Par lui, nous découvrirons bien des choses. L'amour maternel et paternel nous aidera à pénétrer un peu dans le mystère de la paternité de Dieu. Et comme en même temps s'approfondira, se renouvellera notre union conjugale par un effort commun, par l'amour d'une même œuvre divine! Peu à peu, notre vie s'unifiera merveilleusement. Notre vocation familiale s'épanouira pleinement, au point de vue hu-

main et spirituel. Et nous aurons trouvé du même coup la solution du problème de la vie intérieure individuelle et de la vie de communauté, de l'amour conjugal et de l'amour de Dieu.

Puissions-nous connaître un jour les joies profondes, secrètes et pures de la vie cachée de Nazareth, où toutes les âmes ne sont qu'un cœur et qu'un esprit, et s'aiment dans le même amour. Puissions-nous connaître la joie des moissons magnifiques. Sans doute, l'âme reste toujours libre de se refuser aux plus tendres sollicitations, et nos efforts les plus méritoires peuvent échouer. C'est là notre risque, celui que Dieu court avec toutes les âmes... Si ce malheur nous arrive, puissions-nous avoir assez de foi et d'amour pour obtenir de Dieu les grâces extraordinaires qui, couronnant nos sacrifices, pourront peut-être ramener à Lui nos enfants égarés, et connaître ainsi l'immense joie d'une sainte Monique enfantant une seconde fois son fils dans le Seigneur! Mais s'il nous fallait connaître l'échec total, puissions-nous avoir assez de détachement et d'esprit surnaturel pour nous unir à Jésus crucifié, et savoir comme lui nous soumettre à la Volonté du Père, assurés malgré tout que nos sacrifices serviront à la croissance du corps mystique du Christ, et qu'ils seront pour d'autres âmes une source de force et de résurrection.

GEORGES GALICHET.

Notes de direction

Réalisme de la direction

Le besoin de direction se traduit souvent par une impression de solitude aux moments de clairvoyance. Pourquoi ce besoin?

L'homme seul manque de clairvoyance, soit défaut d'intelligence pratique, soit impossibilité d'être impartial envers soi-même. On est *juge* et *partie* dans l'affaire. On est aussi porté par le flot de la vie et tous nos jugements sont conditionnés par les circonstances qui nous submergent : un moment où l'on domine vraiment sa vie est exceptionnel, on est trop engagé dans son déroulement pour la dominer.

Voilà des raisons apparentes, mais peut-être faut-il chercher plus loin la raison essentielle.

Dieu a voulu que joue au plus intime de nous la loi d'abnégation : l'adhésion de la foi, donnée par la libre raison, est l'acte d'abnégation absolue : le chrétien se *donne* et c'est *par* et *dans* cette donation qu'il trouve la possession de la foi. On possède en se dépouillant : seuls les hommes qui n'ont pas l'expérience de la foi trouvent une contradiction entre ces deux mots.

Il en est de même dans tous nos actes humains : nous

devons vivre au milieu des créatures sans nous les approprier, nous devons user du monde, des choses, des beautés des choses, mais en introduisant au cœur de chacun de nos actes le *renoncement*; sinon, le dilettantisme et toutes les déformations égocentriques s'emparent de nous : « Tout est à nous, mais nous sommes au Christ. »

Il serait extraordinaire que pour notre conduite personnelle cette même loi ne s'appliquât point, et, en effet, ne se développent, ne marchent sur une route réelle que les hommes qui ne sont pas un centre pour eux-mêmes, les hommes qui se donnent.

Dès lors, la direction sera, de la part du dirigé, un acte de foi, un mouvement hors de lui-même, un abandonnement de ce qui lui est le plus intime et auquel il tient le plus : son *indépendance*. Et *dans* et *par* cet acte de renoncement, le dirigé trouve la *libération* essentielle, libération de ce cercle mort où il vivait, de ce « culte du moi », libération par une marche en avant, par le mouvement libre et joyeux vers la vie.

La direction est donc providentielle non pas seulement pour les petites raisons qu'on apporte habituellement (manque de clairvoyance dans la solitude, etc...) mais parce qu'un homme *seul* ne peut pas, habituellement, briser le cercle égocentrique dans lequel il étouffe.

Se donnant à un directeur par la confiance, il se donne à toute la réalité, et avant tout et à travers tout, à *Dieu*.

Mais une direction quelconque n'est pas *la direction*. Beaucoup d'hommes ont eu plusieurs directeurs et se sentent toujours seuls et incompris. D'autres, à l'inverse, ont eu toute leur vie éclairée et « marquée » par un contact de quelques heures avec un directeur.

Quelles sont les conditions de cette direction réaliste?

De la part du directeur

Il n'est pas le prêtre qui dirige le sommet de l'âme, qui donne les titres de livres de méditation, les sujets d'examen particulier, et aussi quelques idées spirituelles quand le sujet veut bien s'y prêter. Ce serait miracle qu'une telle direction s'adaptât exactement au dirigé.

Il n'est pas non plus le despote qui veut faire passer tous ses dirigés par un moule unique qui n'est autre que sa propre personnalité : pour ce directeur, le premier travail serait de tuer toute initiative, toute réaction vivante, pour imposer ses décrets sans appel. Il peut former des disciples fidèles, mais jamais des *hommes*.

Il est celui qui, à la base de sa vie, a posé le principe absolu de la *fidélité au réel*. Rude exigence!

Cela demande que dans sa vie et son développement personnel, il ait cherché patiemment à éliminer toute trace de formalisme et de mensonge, qu'il ait cherché dans toute question le centre vivant, qu'il ait la claire vue de l'ordre et de la vérité divine *dans le monde*, donnant une raison d'être au monde.

D'autre part, le directeur connaît et respecte le *réel humain*, ses réactions imprévues, ses tours et ses détours, ses délicatesses, ses rudesses; non pas qu'il ait « fait le tour » de toutes les explications psychologiques possibles, mais il sait que ces complications existent, et, dans chaque cas particulier, il ne croit pas *avoir compris* lorsqu'il a pu ramener le cas nouveau à un cas ancien et connu; il ne croit pas que tout le présent s'explique par le passé. Respectant l'originalité de chaque âme et de chaque cas, il s'efforce avec tout lui-même de voir cette originalité, d'arriver au centre de perspective, à cette intuition éblouis-

sante où il peut dire avec une espèce de certitude : c'est vu.

Ce pouvoir d'intuition, chacun de nous le possède, mais il est engourdi par manque d'exercice : on a très rarement fait l'*effort de comprendre* dans tous les ordres, et quand on a entrepris cet effort, on s'est souvent arrêté à du « tout fait » : des idées toutes faites, des solutions toutes faites, qui correspondent à *peu près* au cas présent. La paresse y a son compte et tout le monde est content.

Cette règle de « compréhension » nous conduit à étudier la condition la plus essentielle de la direction : on *ne comprend pas un homme si on ne l'aime pas*.

Combien d'hommes ont été rejetés dans leur solitude première lorsqu'ils ont trouvé chez leur directeur une sorte d'indifférence humaine. Le directeur les comprenait, leur donnait les remèdes adaptés au mal, il leur donnait son temps et ses forces, mais tout cela par « métier », par une sorte de vertu sèche, inhumaine, impersonnelle. Le dirigé attendait qu'un don répondît à son propre don. Il découvre un directeur qui ne donne rien de *lui-même*, reste impassible devant ses souffrances et ses luttes. Ce n'est pas une telle direction qui peut le libérer de la solitude intérieure; l'amitié le libérerait, mais le directeur est inaccessible à l'amitié...

Que le directeur se donne *réellement*, non plus seulement en paroles, mais avec tout son cœur d'homme et de prêtre, qu'il souffre des souffrances de ses fils et soit heureux de leurs joies, qu'il les porte en lui : « Filioli mei, quos iterum parturio... » Qu'il s'intéresse au progrès et à toute la vie de ses enfants, d'un intérêt qui ne soit pas de pur devoir. Et pourtant, qu'il ne cherche pas à s'entourer d'admirateurs ou de disciples, mais qu'il cherche, dans chaque âme, les traces du plan divin, pour y faire l'œuvre de Dieu et non pas la sienne propre. En un mot, qu'il garde, dans l'*amitié*, le *désintéressement* qui

en est le corrélatif indispensable : telles sont les conditions d'une direction *réelle*.

Le directeur doit donc tenir fermement à ces trois choses : une vérité réelle, adaptable, vivante et vécue. un effort toujours nouveau, toujours à recommencer d'adaptation, de pénétration dans l'originalité du cas présenté, un respect scrupuleux de l'infinie diversité de la création et de la façon unique dont se pose, dans chaque personne humaine, les problèmes éternels; enfin qu'il se donne réellement lui-même dans un pacte d'amitié où il s'engage tout entier.

Cela demande un absolu détachement, une patience, une bonté, un effort dans le désert, sans rien voir, un *goût du beau travail* qui se trouvent rarement (et c'est la raison de la rareté des directeurs) : la plupart s'arrêtent devant cet effort qui semble ne pas « payer » et paraît vraiment surhumain; ils se garent dans des formules toutes faites, vêtements de confection dont ils revêtent, tant bien que mal, les âmes.

De la part du dirigé

Le dirigé ignore presque toujours les conditions de la direction : l'acte de foi, le pacte d'aide mutuelle et d'amitié préalables à toute direction lui paraissent au moins inutiles. Mais il n'y pense pas, la question ne se pose pas.

Pour certains, préparés depuis longtemps par l'inquiétude vitale, sentant le vide, la solitude, le besoin d'appui, prêts à se donner à qui les guidera, la préparation sera courte. Il suffira d'écarter, dans les premiers contacts, les équivoques si fréquentes sur le terrain de l'amitié, et surtout l'amitié sensible de dirigé à directeur qui rend

toute formation impossible : le dirigé ferait tout, alors, pour plaire à son directeur; construction sur le sable qui disparaîtra avec le directeur ou même avant, quand le dirigé sera las et cherchera ailleurs des émotions affectives plus fortes.

Le directeur peut éviter ces équivoques par la prudence et une assez stricte surveillance de soi; il cachera son affection spirituelle que le dirigé prendrait pour de l'affection sensible. Ce n'est que plus tard, lorsque le dirigé sera bien établi sur une route *réelle*, que la manifestation de l'amitié deviendra sans danger, comme une chose toute naturelle que ne vicie pas la déviation égoïste.

D'autres âmes, très nombreuses, n'ont plus, ou n'ont jamais d'inquiétude. Ames un peu déshéritées parfois, ou blasées, ou déformées, ou subtilement égoïstes, ou intellectuelles pures, ou maintenues dans une enfance prolongée par l'éducation ou l'influence du milieu...

Le directeur se trouve un peu désarmé devant ces sortes d'hommes. Laissons de côté certaines natures disgraciées, très rares, pour qui toute direction *est* ou est *devenue* impossible par défaut de nature ou déformation profonde. Pour ces âmes, le rôle du directeur sera de maintenir l'essentiel en donnant des conseils généraux.

Mais toutes les autres, le plus grand nombre? Il s'agit de faire toucher du doigt l'égocentrisme, de faire sortir du cercle, de faire découvrir la réalité et d'éveiller l'inquiétude sur les questions essentielles.

Comment faire? Attendre le moment, n'avancer qu'à bon escient, préparer le terrain en orientant les lectures et le travail de réflexion vers les questions vitales, étudier les parties accessibles de la place.

Il y a toujours un point ou un moment plus accessible où la barrière s'abaisse un peu, où le raidissement de l'indépendance se relâche... une émotion, une retraite.

Le directeur doit saisir un tel moment pour dire le fond de sa pensée et montrer qu'aucun progrès n'est possible si l'on reste enfermé dans ce cercle égocentrique.

Mais il ne faut faire cette démarche décisive que lorsqu'on est sûr de connaître le dirigé, ou plutôt de le *comprendre*, et de pouvoir l'orienter vers la *libération*.

Toutes ces démarches sont les préliminaires de la direction. Déjà, pour ces premiers pas, on a vu la nécessité pour le directeur d'avoir des idées nettes sur la nature et les lois de développement de la personnalité, et aussi, la nécessité de *voir* le moment et la manière d'agir par la *fidélité au réel*, en ne cherchant pas à *devancer la marche de la nature qui est lente*.

Patience, compréhension des hésitations, des retours en arrière, des lenteurs d'une âme, sont qualités essentielles du directeur. Il doit savoir que la logique des idées n'a prise que sur la partie très superficielle des âmes, et que « la vie se moque de la logique » : la vie suit son cours, modifiée très lentement par les idées; un homme peut être illogique dans sa vie sans être de mauvaise foi.

Laisser les idées aller à maturation, saisir le moment d'inviter au progrès, sans indiscrétion, sans ces insistances qui ressemblent trop à un plan préconçu auquel on voudrait soumettre l'âme de gré ou de force; mais, à l'inverse, ne pas laisser passer ce moment décisif, sous prétexte de discrétion. Tout cela est fidélité au réel et ne peut s'enseigner : c'est un sens qu'il faut acquérir.

SACERDOS.

Saint Ignace et la direction des âmes

Maître des *Exercices Spirituels*, fondateur d'une Compagnie de Clercs voués au ministère de la prédication et de la confession, saint Ignace a pu être considéré par des historiens sommaires comme l'initiateur dans les temps modernes de la « Direction ». Ce sont de ces dogmes de manuel, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils sont vains. Ils fournissent au lecteur d'illusoires clartés et dissimulent à nos regards la complexité des choses. Nous essaierons en ces quelques pages de préciser quelques-uns des enseignements de saint Ignace en matière de Direction, laissant à d'autres le soin de situer sa doctrine et son influence dans le cours de la spiritualité chrétienne (1).

*
* *

Saint Ignace, avant tout soucieux de sa tâche de fondateur et de chef, n'a donné lui-même à la « direction »

(1) Il n'est pas davantage en notre intention de traiter de saint Ignace comme Docteur spirituel. Je renvoie sur ce point au P. Dudon, *Saint Ignace de Loyola*, ch. XIV, et surtout au livre si nuancé du P. Brou sur *Saint Ignace, maître d'oraison*.

qu'une place très limitée dans sa vie. Ce fait porte en lui un enseignement.

Dans les *Constitutions*, traitant des ministères spirituels auxquels s'adonneront ses religieux, il précise que la règle de leur choix sera

> de toujours se proposer un service de Dieu plus *grand* et un bien plus *universel*, puisque *plus il est universel plus il est divin*. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, la Compagnie préfère les ministères qui procurent *un résultat plus étendu et plus durable*. Elle exclut, par contre, les ministères, — fort louables en eux-mêmes, — qui seraient une entrave à la liberté d'action qui lui est nécessaire ou nuiraient à des travaux plus utiles.

Comme il est de l'essence de la « Direction » de s'occuper des « individus », on voit que saint Ignace la range à une place secondaire et ne l'accepte que dans la mesure où elle n'empêche pas des travaux plus importants. Là encore il marquera des degrés :

> Du point de vue des personnes (dont on s'occupera), toutes choses égales d'ailleurs, il faut cultiver d'abord ceux qui sont de la maison (c'est-à-dire de la Compagnie), puis ceux de l'extérieur; parmi ceux-ci, avant tout, il faut se dévouer à ceux qui en ont le plus grand besoin et à ceux de qui on peut espérer des fruits plus parfaits, plus durables et plus étendus; d'une façon générale aux hommes plutôt qu'aux femmes.

Ainsi, comprendra-t-on qu'à mesure qu'il avançait dans la création et le gouvernement de sa Compagnie, il renonçait à exercer la « direction » des personnes, externes ou même domestiques.

Il n'en avait pas été de même durant la période si longue des débuts. En Espagne surtout, à Paris encore, il avait, avant d'être prêtre, « conduit » les âmes vers la perfection chrétienne. Dès 1522, simple « pèlerin », comme il disait, à Manrèze, il avait créé un mouvement spirituel intense, notamment chez les femmes dévotes.

De retour de la Terre Sainte, en 1524, à Barcelone, il exerça une action considérable sur les monastères de clarisses, de hiéronymites, de dominicaines et dans un cercle étendu de familles ferventes (1). Ainsi fit-il encore à Alcala et à Salamanque. Cependant, de plus en plus, avec bien des déboires, il s'appliquait à discerner parmi les étudiants ses futurs compagnons d'apostolat. On sait comment à Paris son action s'exerça sur Favre, Xavier, Laynes. Mais, peu à peu, de directeur simplement, on le sent devenir maître, puis chef. Quand, en 1539, il jettera à Rome les premières bases de son Institut, il concentrera sur cette œuvre, « d'autant plus divine qu'elle sera plus étendue », toutes ses puissances. C'est désormais *par ses fils* qu'il agira, en orientant leur action spirituelle et singulièrement en assurant la fécondité de leur ministère de direction.

C'est ici, dans les instructions qu'il leur donne, que nous connaîtrons comment saint Ignace conçut et promut la « Direction ».

*
* *

Or, si nous allons aux sources authentiques, nous verrons combien s'égare à ce propos une opinion généralement reçue, pour qui saint Ignace serait l'instigateur de la plus brillante méthode de taylorisme appliquée aux âmes. Il ne manque pas d'ailleurs de politiques ou d'industriels pour lui en faire gloire.

Ce n'est pas le lieu de parler ici du chef que fut saint Ignace, ni même du maître spirituel. C'est le « directeur » proprement dit qui est en cause, c'est-à-dire non plus le théoricien ou le gouverneur, mais le prêtre s'appliquant à conduire une à une les âmes vers l'union divine. N'est-il pas bien remarquable que la première règle de conduite formulée par saint Ignace, dans ce recueil

(1) Voir Dudon, *op. cit.*, pp. 92, 126-132.

de trente-sept *Sentences* que la tradition de la Compagnie vénère comme l'héritage de son Père, condamne directement cette erreur de la taylorisation spirituelle :

> VIII. *C'est une chose pleine de dangers*, affirme saint Ignace, *que de vouloir forcer* (sic : cogere) *à la perfection toutes les âmes par le même sentier. Celui qui agirait ainsi ne comprend pas combien divers et combien multiples sont les dons du Saint-Esprit.*

Ainsi met-il en garde le directeur contre cet autoritarisme sans nuance qui nous porte à imposer des formules toutes faites, à généraliser ce qui a réussi une fois, et, en particulier, à ne concevoir comme possible et sûr que les moyens qui ont convenu à notre propre tempérament. Ici saint Ignace dénonce une sorte d'attentat non pas tant à l'autonomie de l'homme qu'à la liberté du Saint-Esprit. Ainsi touchons-nous au dogme fondamental selon lui de la conduite des âmes, à savoir, que l'homme doit s'y montrer humblement respectueux des intiatives et du bon plaisir du souverain et unique maître des âmes : le Seigneur Dieu.

L'unique objet de nos efforts chrétiens est de connaître et accomplir la volonté de Dieu. J'ouvre au hasard le Recueil des Lettres de saint Ignace, et voici la clausule que cent fois, mille fois, je retrouve sous sa plume : « *Qu'en son infinie et souveraine bonté Dieu veuille nous donner sa grâce parfaite pour que nous sentions sa sainte volonté et l'accomplissions entièrement.* » Sur la fin de sa vie, Ignace ne connaît plus d'autre souhait. Mais à la première page des *Exercices*, déjà il assignait au Retraitant cet objectif essentiel : « de chercher et de trouver la divine volonté touchant la conduite de sa vie (1) ».

Par suite, nul mieux que Dieu ne peut faire connaître à l'âme ses desseins, en sorte « *que lui-même, le*

(1) *Annotation* 1, 5.

Créateur et Seigneur, se révèle à l'âme qui lui est dévouée et l'embrasant de son amour et de sa gloire *la dispose à aller vers Lui par la route qu'Il sait lui mieux convenir* ». D'où la scrupuleuse déférence où doit se tenir le directeur, « qui ne devra ni glisser ni pencher » vers le parti qu'il tient pour préférable, « mais, en parfait équilibre, comme une juste balance, *laisser le Créateur avec sa Créature, et la Créature avec son Créateur et Seigneur agir sans intermédiaire* (1) ». Ce respect va si loin que, chose étrange, saint Ignace prend soin de marquer que le directeur « n'a pas à connaître ni à examiner les pensées intimes et les péchés du retraitant »; mais proprement à observer les influences exercées sur lui par les Esprits bons ou mauvais pour le conseiller en de tels assauts. C'est pour discerner leur jeu que saint Ignace a formulé ces fameuses règles « ad discernendos spiritus » qui forment la pièce maîtresse de son enseignement. Reconnaître sûrement quand c'est le démon ou le Saint-Esprit qui agissent sur l'âme, et par suite la faire résister à l'un et obéir à l'autre, telle est la tâche propre du « Directeur » : mettre l'âme en état de réceptivité divine, en l'aidant à faire en elle le silence et la solitude ; car « plus notre âme arrive à se faire seule et séparée, plus elle se rend capable d'approcher de son créateur et Seigneur et de le saisir ; et plus elle le saisit, plus elle se fait dispose à recevoir les grâces et les dons de sa divine et souveraine Bonté (2) ».

Ainsi, celui-là même qui a pour mission de diriger l'âme pendant les exercices, de lui fournir matière à méditation, doit-il se garder de l'ingérence si fréquente des prédicateurs indiscrets. Saint Ignace proscrit l'éloquence abondante, la subtilité discoureuse qui accablent l'attention, nourrissent la curiosité, encouragent l'inertie du patient. Le thème de la méditation qu'il le donne en « courant », *discurrendo per puncta*, par les

(1) *Annotation* XV.
(2) *Annotation* XX.

sommets, « n'ajoutant qu'une explication brève et sommaire » ; car, « celui qui contemple, s'il découvre une vérité ou par son effort personnel ou par l'illumination divine, y trouvera plus de goût et de fruit spirituel que si le prédicateur lui avait longuement développé son discours. En effet, ce n'est pas l'érudition abondante qui rassasie l'âme et la satisfait, mais c'est de sentir et de goûter les choses par l'intérieur (1). »

*
* *

Tels sont les traits dominants de la pensée de saint Ignace en matière de direction. C'est aux documents les plus solennels qu'ils trouvent une expression catégorique. Il importait d'autant plus de les souligner qu'ils étaient moins reconnus.

Il est très vrai que saint Ignace a voulu faire de la direction spirituelle le régime intérieur d'un gouvernement tout de charité. L'ouverture de conscience au supérieur, il la considère comme la condition indispensable d'une obéissance qu'il veut « entière et sans réserve », mais qui suppose un commandement parfaitement informé du besoin des inférieurs.

Il presse d'autre part ses religieux de s'ouvrir en toute confiance au « Directeur », « Père spirituel » qui leur est assigné ou qu'ils ont choisi.

Il n'est pas douteux qu'en conséquence les Jésuites ont préconisé chez les fidèles une confidence analogue à leur « directeur »; et que les enseignements et la pratique des *Exercices* les ont faits des confesseurs très attentifs à la conduite des âmes. En sorte que, sous leur influence, au XVII[e] siècle surtout, la « direction » spirituelle a pris une place de plus en plus considérable dans la vie des chrétiens fervents.

Il se peut même que chez certains la pratique de la

(1) *Annotation* II.

direction ait entraîné une déformation professionnelle et se soit nuancée parfois de subtilité ou d'autoritarisme.

Nous avons fait voir combien saint Ignace avait au contraire professé de réserve et de discrétion ; combien il se montrait respectueux de la spontanéité des âmes et plus encore de l'autorité du Saint-Esprit. Admirable manieur d'hommes, disait de lui le P. Auger, c'est en cela même qu'il excella à leur faire rendre tout ce dont ils étaient capables pour la gloire de Dieu. Les chefs médiocres obtiennent de pauvres résultats parce qu'ils contraignent leurs subordonnés à se couler en de rigides formules. Les grands chefs sont ceux qui épanouissent et exaltent leurs inférieurs; disons, à la lumière du *Magnificat*, que ce sont ceux qui laissent Dieu faire en ses enfants de « grandes choses ».

PAUL DONCŒUR, S. J.

Les martyrs noirs de l'Ouganda[1]

Il y a maintenant cinquante ans que l'univers catholique apprenait avec une singulière émotion la mort héroïque de vingt-deux martyrs noirs, dans un pays, qui, la veille, était presque inconnu. Parmi eux, il y avait des hommes, des jeunes gens, voire même des enfants.

Et dans ce peuple encore corrompu et grossier, beaucoup de victimes que Dieu s'était choisies tombaient pour avoir résisté jusqu'au bout aux passions impures d'un roi débauché.

On retrouvait chez ces élus l'attitude fière et calme des chrétiens des premiers siècles ; des réponses que seul l'Esprit-Saint avait pu mettre sur leurs lèvres, une constance invincible dans les tourments, une résistance dédaigneuse devant les plus séduisantes promesses, enfin une patience inébranlable, incompréhensible pour leurs ennemis.

C'est le sang de ces martyrs, c'est le courage de leurs missionnaires, qui ont fondé la magnifique chrétienté de l'Ouganda, légitime orgueil de l'Afrique noire.

Il était bien juste de commémorer un événement si glorieux pour l'Église, et plusieurs fêtes viennent de rassembler les foules chrétiennes pour accomplir ce pieux devoir. Nous voudrions ici donner aux lecteurs de *La*

(1) Marie André vient de publier chez Bloud et Gay l'histoire des *Martyrs noirs de l'Ouganda*. Nous lui avions demandé de résumer pour nos lecteurs cette admirable page d'histoire religieuse. Nous souhaitons que cet article ne soit qu'une introduction à la lecture du livre. (N.D.L.R.)

Vie Spirtuelle au moins un rapide aperçu de l'histoire des martyrs bagandas.

*
* *

Ce qu'on ignore encore beaucoup trop, c'est le motif de la persécution : les martyrs de l'Ouganda sont des martyrs de la pureté, en même temps que des martyrs de la foi.

Le roi persécuteur, Mwanga, avait, lorqu'il n'était encore que prince héritier, incliné fortement vers le catholicisme. Entouré de païens, de protestants, de musulmans, il résista d'abord à leurs suggestions. Il vit, avec une grande tristesse, les missionnaires catholiques s'exiler pour un temps, à cause de l'attitude de son père, et n'hésita pas à leur promettre, à ce moment, qu'il les rappellerait le jour où il serait roi.

Il devait tenir parole. Lorsqu'il accéda à la souveraineté, un de ses premiers gestes fut d'envoyer au sud du lac Victoria Nianza une flottille de pirogues, avec des rameurs chrétiens, pour rechercher les Pères et les ramener dans le pays. Ce fut une rentrée triomphale après trois ans d'exil.

Pourquoi donc Mwanga ne se convertit-il pas ? Il avait un harem considérable : plus de deux mille femmes lui appartenaient, dont quatre-vingts épouses de premier rang... C'est là un obstacle bien grand pour le baptême.

Il pouvait, certes, renoncer à sa polygamie, choisir une épouse et observer la loi chrétienne. Mais les Grands qui l'entouraient et qui, toutes proportions gardées, vivaient dans la même débauche, ne voulaient pas que la conversion du souverain s'affirmât comme une condamnation de leur propre conduite. Ils le détournèrent donc le plus possible de la religion.

Même attitude et plus coupable encore de la part des musulmans. Ceux-ci réussirent, en effet, à pervertir encore davantage le cœur du roi en lui enseignant le vice

qui, jadis, attira le feu du ciel sur l'impudique Sodome. Mwanga, désormais, cherchera autour de lui de quoi satisfaire cette passion nouvelle. Les petits pages du palais, fils des grands seigneurs du royaume, seront les victimes indiquées d'une violence à laquelle rien ne doit s'opposer.

Mais il avait compté sans la puissance du christianisme. Les pages chrétiens, relativement nombreux, répondirent par une résistance invincible aux sollicitations du roi. Qu'on imagine la fureur de ce prince qui faisait trembler tout le pays, qui, pour un caprice, condamnait à mort n'importe lequel de ses sujets, même les plus haut placés, et qui voyait des enfants lui résister, sans rien craindre. Ces enfants, pourtant, étaient chaque jour témoins des excès auxquels l'emportement conduisait leur maître.

Le roi sentait qu'une force supérieure à la sienne soutenait ces pages chrétiens. Stupéfait de leur fermeté, il fit un jour éclater sa colère sur le premier qu'il rencontra, un enfant d'une douzaine d'années, qui, distrait, n'avait pas répondu à son appel. Il ordonna qu'on lui coupât les oreilles. Le lendemain, le petit Paul, sa blessure encore saignante, retourna à la mission, escorté de ses camarades qui le portaient en triomphe : c'était un confesseur de la foi !

Le P. Lourdel, grand ouvrier de la mission à cette époque, continuait à fréquenter le roi, qu'il voyait quotidiennement. Mais celui-ci s'abandonnait toujours davantage à ses habitudes coupables, manifestant son dépit quand on lui disait que la loi divine défendait de satisfaire ses passions au gré de ses caprices. Dans un moment de confiance, il dit au missionnaire :

— Ta religion exige des choses impossibles.

— La grâce de Dieu rend tout possible, répond le P. Lourdel, prie-le et il t'aidera à mener une vie pure.

Le témoin le plus précieux du procès de béatification fut Denys Kamyouka, un page chrétien, condamné à

mort, puis gracié au moment du dernier supplice de ses compagnons qu'il vit expirer sous ses yeux. Il fit ensuite plus d'un an de prison sans jamais connaître exactement pour quelle raison il avait été épargné.

Or celui-ci confirme, sous la foi du serment, le vrai motif de la persécution : la pureté de mœurs des jeunes pages chrétiens, qui refusèrent constamment de se faire les complices des passions de Mwanga. C'est uniquement parce qu'ils lui résistèrent qu'il résolut de les faire périr.

Et ceci nous est affirmé non seulement par les témoins chrétiens, mais par les païens qui vécurent à la cour dans l'intimité des pages. Tous assurent que les pages catholiques surpassaient les autres dans leur service près du roi et qu'ils étaient soumis dans tout ce qui n'était pas défendu par Dieu.

* * *

La première victime fut Joseph Mukasa. Ce grand chef baganda, intime et conseiller habituel du souverain, s'était attiré l'animosité violente du premier ministre, ou katikkiro, par sa vertu même. Il ne se passait pas de semaine qu'il ne rachetât quelques esclaves qu'il instruisait de la religion et affranchissait ensuite.

Il avait la charge et l'honneur de gouverner les pages. A leur disposition tout le jour, c'était pendant la nuit qu'il priait et enseignait le catéchisme à ses néophytes.

Bien que le roi le consultât souvent, il n'était pas homme à le flatter pour conquérir ou pour conserver des faveurs. Il mettait à plus haut prix sa pureté et celle des jeunes gens qui lui étaient confiés. Il ne craignait pas de s'exposer pour les préserver, arrêtant les porteurs de sollicitations, interceptant les messages, donnant des contre-ordres, osant même respectueusement blâmer le roi des infamies de sa vie privée.

C'est à la suite de tout cela que le katikkiro obtint un jour du souverain la condamnation de Joseph Mukasa.

Il devait être brûlé vif, avant le coucher du soleil. Proclamant alors sa foi, il dit au roi : « Je sais bien que je vais mourir pour ma religion. » Par cette déclaration, il affirmait que le roi l'avait condamné uniquement parce qu'il résistait à ses infamies et encourageait les pages à y résister. Fier de donner sa vie pour l'honneur de la pureté chrétienne, il dit au bourreau qui voulait le lier : « Comment ? je meurs pour ma religion et je chercherais à m'évader ? Un chrétien qui donne sa vie pour Dieu n'a pas peur de mourir. »

Joseph se rendit au supplice, précédant ses gardes, avec la sérénité qu'il mettait en toutes choses. Le chef des bourreaux, Moukajjanga, qui l'aimait et aurait voulu le sauver, voulut au moins lui épargner les tortures du feu. Il lui trancha la tête et livra son cadavre au bûcher. C'était le 15 novembre 1885.

*
* *

Après une persécution sourde de plusieurs mois, le sang devait recommencer à couler. Le 26 mai 1886, le roi réunit en effet son conseil pour décréter la mort des chrétiens. Or les Grands du royaume, membres du conseil secret, étaient, pour la plupart, pères des jeunes pages. Le roi leur reprocha l'insolence de leurs enfants, qui résistaient à ses désirs. Rien ne terrorisait les dignitaires comme les colères du souverain. Craignant pour leur propre vie, ils accusèrent les mauvais génies d'avoir perverti leurs enfants. L'un d'eux, étouffant dans son cœur tout sentiment paternel, se fit l'interprète de tous et dit : « Seigneur, si tu rejettes nos fils, nous les rejetons avec toi. Tue-les, nous t'en donnerons de meilleurs qui te serviront mieux. »

Immédiatement après le Conseil, le roi ordonna de réunir tous les pages. C'était un chrétien admirable, Charles Lwanga, qui avait, à cette époque, autorité sur

tous. Il rassembla dans le plus grand calme la compagnie de ceux dont il était le chef immédiat.

Quelque temps après, ceux-ci entraient dans la case royale, traversant la cour qui la précédait, pleine de musulmans et de bourreaux. C'est dire qu'aucun de ces futurs martyrs ne pouvait douter de son sort. Le souverain s'assura que tous les pages étaient arrivés jusqu'au dernier et fit fermer toutes les portes. Il demanda alors aux chrétiens de se déclarer.

A l'instant même, Charles Lwanga se leva et précéda tous les autres pour se rendre au point de rassemblement indiqué par le roi. Le plus jeune des pages chrétiens, Kizitto, bondit aussitôt vers lui, lui saisissant la main pour ne pas faiblir. Tous les autres chrétiens se levèrent aussi et se rassemblèrent au même point avec une grande joie. Les témoins attestent qu'il n'y avait pas ombre de tristesse chez un seul d'entre eux.

L'interrogatoire fut rapide. Mwanga, fulgurant de colère, se tourne du côté du groupe de Charles Lwanga :

— Est-ce vrai que vous êtes chrétiens ?

— Oui, Maître, nous le sommes !

— Voulez-vous rester chrétiens ?

— Oui, toujours, jusqu'à la mort.

Alors le persécuteur regarde les bourreaux et leur dit :

— Tuez-les !

Aussitôt l'ordre reçu, les bourreaux se précipitent sur leurs victimes et leur passent des cordes autour du cou et des poignets. On lie ensemble les plus grands et l'on forme un groupe des plus petits. Ils sont si serrés qu'ils ne peuvent marcher. Kizitto rit de sa position incommode, le visage aussi serein que s'il était en train de jouer avec ses camarades. Un autre enfant, Mbaga, superbe nègre d'une quinzaine d'années, au moment d'être ligoté, est reconnu par son père, le chef des bourreaux.

Ces deux pages méritent une mention toute particulière.

*
* *

Kizitto était un enfant d'une douzaine d'années, fils d'un des plus grands seigneurs de l'Ouganda. Il était plus exposé que d'autres à la cour, à cause de sa jeunesse, de sa grâce séduisante et de la violente passion du roi. Aussi était-il l'objet de l'incessante protection de Charles Lwanga qui veillait à jamais ne le laisser seul près du prince débauché.

Cet enfant très pieux, très ardent, d'une pureté exquise, avait souhaité vivement s'unir au Christ par le baptême, et il suppliait les Pères Blancs de lui donner ce sacrement, car il craignait de faiblir dans les tourments qu'il prévoyait. Les missionnaires hésitaient à baptiser ce catéchumène si récent et si jeune et lui disaient d'attendre encore. Alors, tout en larmes, il allait se confier à son angélique gardien, Charles Lwanga, qui l'encourageait en lui disant : « Ne crains pas, je serai toujours près de toi. Quand le moment sera venu de confesser notre foi, tu me prendras par la main et nous mourrons ensemble (1). » Nous avons vu que cette résolution fut exactement tenue.

Quant à Mbaga, il fit preuve d'un courage non moins étonnant. Lorsque Moukajjanga, son père, le reconnut parmi les condamnés, il profita du tumulte, des cris, des huées de la foule pour épargner à son fils le supplice et la honte de la corde au cou. Puis il lui dit à l'oreille :

— Dis que tu ne pries plus et je te sauverai.

— Non, père, je ne puis dire cela, je prierai toujours.

— Alors, sauve-toi, va te cacher chez moi.

— Non, je veux mourir avec mes amis.

Désespéré, le chef des bourreaux appelle à son aide son lieutenant Sebatta. Mais l'enfant le repousse rude-

(1) Kizitto et Mbaga, ainsi que deux autres pages encore catéchumènes, furent baptisés dans leur prison par Charles Lwanga.

ment, puis, pour se donner du cran, il dit à haute voix : « Partons, que faisons-nous ici ? »

Il suivit donc la colonne qui conduisit, après plusieurs jours de marche, le groupe des martyrs vers Namougongo. Mais on le délivra en cet endroit même, et il fut emmené par sa famille. En le voyant s'éloigner, les autres furent angoissés, car ils craignaient pour sa persévérance. Alors Charles Lwanga s'écria : « Prions pour qu'il ne succombe pas. »

C'est seulement sept jours après, juste avant l'exécution, que les pages aperçurent, courant vers eux, le jeune Mbaga, qui avait dominé seul la tendresse des siens. Leur cœur bondissait de joie. « Tu as vaincu le démon, Jésus-Christ est content de toi. »

Le malheureux père de Mbaga, stupéfait du courage de son fils, tenta encore un suprême assaut.

— Je ne veux pas te tuer, je te cacherai, mais dis que tu ne prieras plus.

Et l'enfant de répondre :

— Tue-moi aussi. Je ne veux pas être caché.

Le père dut se reconnaître vaincu.

* * *

Le 3 juin 1886 fut le jour du grand holocauste. Senkolé, un des aides de Moukajjanga, se réserva le chef des pages, Charles Lwanga, pour se donner l'atroce plaisir de le torturer à son gré. Il lui lia les bras et les jambes et le coucha sur le bûcher à une petite distance des autres martyrs.

Charles lui dit :

— Délie-moi. Que j'arrange moi-même mon lit.

Le bourreau le délia, et Charles, avec une parfaite tranquillité, amoncela le bois sur son propre bûcher, puis il s'y coucha. Senkolé le lia de nouveau, aidé d'un autre bourreau, puis, ayant allumé le feu, il lui brûla lentement les pieds, afin que la victime sentit l'atroce

morsure de la flamme sans mourir tout de suite. Les pieds étaient carbonisés et le reste du corps était encore intact lorsque le monstre lui dit :

— Il faut que je te châtie.

— C'est très bien puisque je meurs pour la vraie religion.

— Allons, que ton Dieu vienne te retirer de ce brasier !

— Insensé, répondit le martyr, tu ne sais pas ce que tu dis. C'est de l'eau fraîche que tu verses sur mes pieds. Quant à toi, prends garde que le Dieu que tu insultes ne te plonge un jour dans le vrai feu qui ne s'éteint pas. »

C'est ainsi que ce héros passa des souffrances de ce monde à la récompense éternelle.

Quant à ses dernières paroles, elles devaient avoir une réalisation tragique quelques semaines plus tard, où le bourreau périt dans les eaux du lac.

*
* *

Tandis que Senkolé martyrisait Charles Lwanga, les autres victimes étaient étendues sur le bûcher. On avait fabriqué des nattes de roseaux et de bois, et chaque martyr en fut enveloppé de manière à constituer un fagot vivant. Ils étaient encore au nombre de douze. Trois avaient été graciés, et ils pleuraient à l'écart, parce qu'on leur refusait de mourir comme les autres. Les bourreaux, pour les satisfaire, les lièrent aussi dans les claies de roseaux et leur firent croire qu'ils seraient brûlés ensuite.

D'énormes quantités de bois et de roseaux avaient été entassées. On souleva tous les fagots humains et on les jeta sur le bûcher. Puis les bourreaux apportèrent encore du bois, l'accumulant sur le sommet du bûcher. A ce moment, tous les chrétiens priaient à haute voix, récitant les prières qu'ils avaient apprises à la mission.

Le père de Mbaga fit encore de vains efforts pour sauver son fils. Toutefois, quand il vit qu'il n'était pas possible d'arracher de son âme l'amour de Jésus-Christ, il l'abandonna à l'un de ses aides, le priant de lui épargner les horreurs du feu. Celui-ci asséna sur la tête de l'enfant un violent coup de bâton qui le fit s'écrouler. Puis, le cadavre fut porté dans son enveloppe de roseaux et placé à son tour sur le bûcher.

Les chrétiens, enroulés dans leurs claies et alignés les uns à côté des autres, formaient un grand rectangle. On amassa encore tout autour des roseaux et des hautes herbes, que les femmes du village avaient arrachées durant les journées précédentes. Tout en se livrant à leur horrible besogne, les bourreaux insultaient leurs victimes en disant : « Laissez-vous mettre sur le bûcher pour voir si ce Dieu dans lequel vous espérez viendra vous délivrer. » L'un d'eux répondit : « Vous pouvez brûler seulement nos corps, mais vous ne pouvez brûler notre âme, qui appartient à Dieu. »

Kizitto lui-même, le plus jeune des martyrs, se montra aussi ferme que ses aînés dans la foi. Tandis qu'on liait ses membres innocents, sa pensée se reporta sur Mgr Livinhac, qui abordait à ce moment la terre de l'Ouganda, et il fit à Denys cette gracieuse réflexion : « J'ai de la peine de ne pas revoir celui qui a dû arriver ces jours-ci; tu le salueras de ma part. » On l'entoura alors de sa natte de roseaux et Moukajjanga lui cria : « Tu m'as dit : le feu avec lequel tu fumes le tabac te brûlera, et tu m'as appelé grand démon. Maintenant, c'est à moi de te brûler. »

Jacques Bouzabalyawo, avant d'être enfermé dans sa natte de roseaux, dit à Siméon Séboutta, l'un des graciés : « Tu seras libéré, c'est sûr, mais n'abandonne jamais la religion. Nous, en attendant, nous mourons pour la vérité et avec la plus grande joie. Mais ce n'est pas en vain que nous perdons la vie. » Les survivants affirmèrent qu'on eut la cruauté de refuser à ce vaillant

soldat, si noble et si fier, le vin de bananes qu'on distribua à tous les autres.

Tous se montrèrent héroïques. Les plus jeunes, surtout, émurent le vieux Moukajjanga, qui, au moment de mettre le feu au bûcher, leur dit : « Renoncez à la prière et nous vous délivrerons. » Alors ce fut une grande clameur unanime : « Nous prierons tant que nous vivrons. »

« A ce moment, dit Denys, les bourreaux apportèrent des torches et incendièrent des quatre côtés ce bûcher de chrétiens. Il était environ midi. Le feu s'éleva aussitôt en un tourbillon comme celui d'une case qui prend feu. Et, quand les flammes commencèrent à s'élever, j'entendais dans le bûcher un murmure intense produit par les prières des chrétiens qui mouraient en invoquant Dieu. »

C'est que, spontanément, au moment où le feu avait été allumé, les martyrs, au lieu de crier, s'étaient mis à réciter le *Notre Père*.

Les bourreaux écoutaient, stupéfaits, interdits.

Quand les martyrs arrivèrent à ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous font du mal », les bourreaux furent saisis de frayeur, et, sentant que ce pardon de leurs victimes pouvait être aussi une malédiction d'en-haut, ils crièrent de toutes leurs forces : « Ce n'est pas nous qui vous tuons, ce sont nos dieux que vous avez appelés des démons, ils se vengent de vous. »

Mais, du sein du bûcher, on entendit une voix qui disait : « Nous plaiderons cela. » C'était la voix d'une victime qui citait son bourreau au tribunal de Dieu.

C'est ainsi que moururent, dans la fraîcheur de leur jeunesse, dans l'ardeur de leur foi, dans la fidélité aux lois chrétiennes, les petits pages du roi Mwanga.

La place nous manque pour redire ici la mort de leurs admirables compagnons et de ceux que l'Église leur a associés dans la gloire : Mathias Mouroumba, André Kaggwa, Gonzague Gonza, Noé Mawaggali et bien d'au-

tres, arrêtés, condamnés ou exécutés dans des conditions différentes.

Mais les lecteurs nous sauront gré d'avoir au moins rappelé ici quelques circonstances plus caractéristiques de cet épisode merveilleux dans l'histoire de l'apostolat missionnaire. Il nous semble aussi qu'il n'est pas inutile de souligner l'admirable exemple de cette constante pureté de nos martyrs à une époque où certains voudraient que la nature eût droit à tous les plaisirs et ne fût sujette à aucune loi.

Il ne sera certes pas difficile de partager l'enthousiasme du Cardinal Lavigerie, disant : « C'est une des plus belles choses de notre temps que ce récit. Je l'ai couvert de mes larmes d'admiration, de foi, de honte aussi de me trouver si loin de ces héroïques chrétiens, païens d'hier, et aujourd'hui l'exemple et la gloire du monde entier. »

MARIE ANDRÉ.

Marie de Sainte Thérèse

L'intime présence du Seigneur (1)

Ayant prié Jésus afin qu'il lui apprenne à rester occupée en le Christ, Dieu-Homme, elle voit qu'on prépare en elle un trône, où son Bien-Aimé est assis, où il règne et prend possession de l'âme, comme s'il était l'âme de cette âme (2).

Il y a peu de temps, j'ai écrit à votre Révérence quelle avait été la cause de la déréliction où je me trouvais. La cause de cet état d'abandon était, je crois, d'avoir délaissé trop à la légère, la contemplation de la sainte humanité du Christ. J'aurais dû plutôt m'appliquer à m'y perfectionner. J'ai pris alors la résolution de me ranger aux conseils de Votre Révérence et de suivre vos directions, afin de m'exercer à cette contemplation et de vivre en le Christ, Dieu-Homme. Mais quand j'ai voulu entreprendre ces choses, j'en ai ressenti un mal à la tête, un serrement aux tempes, parce que je m'efforçais d'imprimer en moi une image trop matérielle et trop lourde de la sainte humanité.

Aussi ai-je dit à mon Bien-Aimé : « S'il vous plaît

(1) Voir *La Vie Spiritvelle*, juin, p. 290.
(2) Ch. LXV.

vraiment que je m'applique à méditer votre divinité en même temps que votre humanité, daignez alors m'enseigner la manière de le faire bien. » Peu de temps après cela, mon âme reçut une lumière infuse, une clarté. Elle prenait possession de mon âme entière, y formant je ne sais quoi de divin qu'il m'est impossible de traduire en paroles. Cette lumière semblait bâtir comme un trône dans mon âme, un reposoir où mon Bien-Aimé pourrait habiter et prendre son repos. Ce trône, ou ce reposoir, n'était pas autre chose qu'une luminosité divine, accompagnée d'un repos intérieur demeurant dans mon âme d'une manière permanente. Et cette lumière divine me possède et maintient mon âme dans une liberté que les émotions de la partie inférieure ne viennent pas troubler.

Et j'y vois mon Bien-Aimé reposant sur ce trône. Il y régit mon âme, en la travaillant, en la faisant vivre, comme s'il était la vie ou l'âme de mon âme. Si je ne me trompe, c'est lui qui pense, prie, agit par moi ; et je reste passive en tout ce qu'il lui plaît d'agir par moi. Cette motion semble venir de mon fond le plus intérieur ; elle vient de cette luminosité et de cette paix de l'âme. Et rien ne s'y mêle qui proviendrait de moi. Car je me sens maintenant placée toute sous la domination et la direction de mon Bien-Aimé, Homme-Dieu. Il ne m'est pas laissé d'indépendance. Mes pensées, mes projets, l'agir et le non-agir, plus rien ne dépend de ma libre intention. Cette privation de ma liberté m'est prodigieusement douce et délectable. Elle constitue un heureux et bien agréable esclavage que je n'échangerais pour rien au monde, parce que l'âme y jouit d'une liberté de l'esprit et d'un repos inexprimables.

Voici donc que mon bien-aimé Jésus, Homme-Dieu, a fait en moi sa demeure et le lieu de son repos. Maintenant je ne le considère plus au dehors de moi, ou à mes côtés, mais à l'intérieur. Mais je ne puis exprimer ni expliquer de quelle manière je le vois. Car je ne vois pas sa sainte humanité dans la représentation de l'un ou

l'autre mystère, comme par exemple : dans sa passion ou dans sa résurrection glorieuse. La vue, ou le souvenir, de sa sainte humanité m'est montrée selon son union à la divinité, où il n'y a qu'une seule personne, un seul Dieu, un seul Christ qui est à la fois Dieu-Homme et Homme-Dieu.

Ce regard, ou ce souvenir, est si noble, si délicat, si subtil, si spirituel et si divin que je ne sais vraiment à quoi le comparer. Il est vrai que ma mémoire reçoit alors une certaine image corporelle, mais d'une manière beaucoup plus élevée que lorsqu'il m'est arrivé de voir le Christ hors de moi ou à mes côtés.

Pendant l'Oraison, — et parfois aussi hors du temps de la prière —, je suis toute imprégnée de cette union avec lui. Aussi cet exercice ne m'est-il pas plus difficile que d'ouvrir et de fermer les yeux. Car ce regard est tellement simple et calme; et tout se passe d'une manière si aimable qu'il n'y est besoin d'aucun effort. Il n'est plus besoin d'un acte quelconque d'imagination pour conserver mon Bien-Aimé dans mon cœur. Et c'étaient ces sortes d'efforts qui troublaient l'intelligence et le cerveau. Au lieu de cela, Jésus lui-même se montre à mon âme. Il lui révèle sa présence d'une manière si suave qu'il me serait impossible de ne pas le voir et de ne pas m'unir à lui dans un acte de pur amour. Car son aimable présence attire irrésistiblement l'âme tout entière.

Elle reçoit des lumières concernant les mystères de la foi. Jésus lui sert de compagnon et de modèle en toutes choses. Elle apprend comment on garde en soi la présence de Jésus (1).

D'ordinaire, les mystères ne me sont pas représentés en particulier, comme par exemple : la vie, la passion, la mort, la résurrection du Christ. Comme je l'ai dit, ma

(1) Ch. LXVI.

contemplation se réduit habituellement à un certain repos, une douceur dans la fruition intérieure et la contemplation de la présence en moi de Jésus, Dieu-Homme. C'est le Christ tout entier, sans aucune considération particulière. Pourtant, il arrive, — pendant la prière ou non, — que certaines vérités me soient rapidement et brièvement présentées. Il s'agit alors de vérités concernant notre sainte foi et particulièrement celles qui ont trait à la vie et aux souffrances de Jésus. Ah! quelles choses admirables se trouvent cachées là! Je les vois maintenant dans la lumière d'une foi éclairée, avec une compréhension beaucoup plus claire qu'autrefois. Ces deux connaissances, — celle d'aujourd'hui et celle de jadis —, diffèrent l'une de l'autre comme la lumière du soleil diffère de celle de la lune. Par cette lumière il m'est clairement montré à imiter les vertus parfaites du Christ, afin de reproduire parfaitement dans ma vie la vie de Jésus. Il m'arrive maintenant de comprendre de ces mystères de la vie, des souffrances, de la mort du Christ, plus de choses dans l'espace d'un *Pater* que par les lectures et les sermons de plusieurs années.

Et je vois combien sainte Thérèse avait raison de dire que, dans l'exil de cette vie, il nous est très utile et de grand profit d'avoir Jésus comme compagnon; que sa présence nous apportera beaucoup de consolation, de force et d'aisance dans notre progrès. Car nous ne sommes pas des Anges. Revêtus d'une chair fragile, nous nous trouvons si souvent en grandes difficultés, internes et externes. Mais la force que donnent l'exemple et la présence de Jésus nous permet de surmonter toutes les difficultés, parce que tout labeur et toute souffrance nous deviennent doux quand nous voyons Jésus qui nous précède, chargé de toutes sortes de peines.

Jésus est un véritable aimant. Il attire puissamment à lui l'homme tout entier, afin de se le rendre semblable. Si quelqu'un aime véritablement Jésus, lui serait-il possible de se plaindre et de fuir ou de craindre la pauvreté,

les incommodités, le mépris ou la déréliction, quand il voit combien Jésus aime toutes ces choses? Il trouverait honteux de se priver de cette gloire et de manquer en cela d'être semblable au Christ. Où donc serait l'amour? Où sont la faim et la soif d'être rendus conformes à Jésus? (Quand il y a cet amour) l'âme trouve suaves et agréables les privations, les choses pénibles et dures. Elle sait trouver les roses parmi les épines et la douceur dans l'amertume du fiel. Quoique le corps soit plein de misères, de maladies, de souffrances, elle se réjouit cependant, d'abord à cause de sa conformité à son Bien-Aimé, et ensuite parce qu'elle voit les peines de son ennemi domestique, le corps, dont elle ne peut guère avoir pitié.

Depuis lors, Jésus s'est montré à moi d'une manière intérieure, m'apprenant à conserver sa présence dans mon cœur, plutôt par le moyen d'une affection simple, douce, intérieure, que par des images nettement déterminées. De mon côté j'ai tâché depuis lors de me conformer à cette méthode et d'en faire mon occupation. Pourtant, au temps des tempêtes intérieures, dans les tentations et sous les assauts du mal, j'imprime en moi l'image de Jésus. Je jette un rapide regard sur l'un ou l'autre épisode de sa vie active ou de sa passion, pour y puiser un nouveau courage et un aliment, qui me permettent de mieux conformer mon état au sien. J'agis à la façon de l'abeille, qui se pose sur certaines fleurs bien déterminées pour y puiser un peu de douceur et qui s'envole ensuite, rentre dans la ruche et y distille son miel. Ainsi de même, quand l'âme a puisé en Jésus quelque grâce nouvelle, elle s'élève au-dessus de la nature, au-dessus de tout ce qui pourrait la troubler. Elle demeure dans une élévation de l'esprit ou se concentre dans une simple et paisible union, dans une fruition de Dieu.

EXTRAIT D'UN JOURNAL

1928

Jeudi 2 Août (9 h. 10 matin)

Ile Saint-Louis (1)

Seigneur, qui me comblez de votre grâce, faites une chose de plus encore — Vous savez bien que nous Vous en demandons toujours une de plus —, et donnez-moi assez de lumière, j'entends de votre Lumière, pour comprendre, et non point à contresens, en raison de quoi il m'est si difficile d'opérer ce fameux raccord dont mon journal parle si souvent entre la chapelle de la rue Monsieur, c'est-à-dire Vous, Seigneur, et la rentrée dans la vie. Car sans doute je sais bien qu'il faut demeurer en Vous comme Vous demeurez en nous, et je sais bien aussi que cela apparaît possible, facile, presque accompli dans le mode de vie proprement religieux (vu du dehors bien entendu, car je n'ignore pas qu'il a ses épreuves particulières, terribles : l'*acedia* et mille tentations spéciales),

(1) Maintenir la continuité entre la prière et l'action, l'oratoire et la rue est un point délicat de notre vie spirituelle : cette profonde réflexion de M. Ch. Du Bos aidera à faire tomber la « cloison étanche » qui les sépare, et nous avons pensé que ces pages étaient bien à leur place en tête de cette section consacrée à l'Action catholique (N. D. L. R.).

et je devine que c'est un triomphe peut-être plus grand encore que de demeurer en Vous au sein du monde, dans la vie profane. Mais alors, Seigneur, quand nous sommes près de Vous là-bas, peut-être vaudrait-il mieux ne pas nous faire sentir à ce degré combien tout le reste importe peu, puisque c'est dans tout ce reste qu'il nous faut demeurer tout en demeurant en Vous; — et pourtant, et pourtant, si Vous ne nous le faisiez pas sentir, et même chaque matin où Vous nous le faites sentir un peu moins, si peu que soit ce moins, ô alors c'est comme si nous perdions la force de subsister : nous ne pouvons plus alors ni sortir du monde ni y rentrer, et j'entrevois que la vraie solution, c'est que la sortie que Vous nous en permettez pour venir à Vous soit la force même en vertu de laquelle nous pouvons y rentrer. Je l'entrevois si bien que, même avant de Vous avoir retrouvé, Seigneur, j'ai toujours conçu l'exaltation, avec cette part de fuite inévitable qu'elle comporte, comme le tremplin du mieux vivre au sens courant, quotidien, modeste du terme, que pour moi le modèle alors en était l'exaltation de la musique de Franck, de cette musique que j'appelais la musique même du courage. Seigneur, faites que tombe cette cloison étanche que je sens encore entre ma vie en Vous et le reste de mon existence, faites qu'elles jouent si j'ose dire (en l'acception musicale du mot) au sein l'une de l'autre, faites que je demeure d'autant plus en Vous que je m'acquitte mieux tout au long du jour de ce qui m'incombe, faites enfin que le discontinu, le morcelé, le disparate, l'inessentiel, que tout cela, d'être non seulement supporté mais acquitté, acquière un peu de cette valeur, de ce mérite dont parlait mon journal d'hier à propos de la douleur physique (1). Vous m'avez déjà pris, Seigneur,

(1) Ce journal a paru dans *Vaincre*, numéro de novembre 1934.

je Vous appartiens, mais faites que tant que je serai ici-bas je ne sois plus tenté désormais de Vous demander de me prendre au sens où, à la limite de la lassitude découragée, Vous le demandait Élie lorsqu'il s'écriait : « Prends-moi, Seigneur, puisque je ne suis pas meilleur que mes pères. » O Seigneur, Vous savez qu'en ceci il n'y a point orgueil, mais simple intolérance de moi-même, que tout ce que je veux, c'est valoir ce que vaut ce que Vous avez mis en moi de meilleur, c'est être égal à ce qui n'est pas moi (dans l'acception humaine du terme) puisque c'est Vous qui l'avez mis en moi pour pouvoir en moi résider. Faites, Seigneur, que je n'oublie pas votre présence, et que ce flot intarissable de contrition et d'action de grâces combinées que Vous voulez bien laisser s'épancher en moi soit l'eau qui non seulement purifie, mais qui ravitaille, qui permet de rester fidèle. Et pardonnez-moi, Seigneur, ce besoin même d'épanchement et aussi ce besoin de comprendre, de voir clair, pardonnez-les-moi dans la mesure où l'on pourrait y déceler un manque de confiance à me laisser conduire par Vous seul. Pris individuellement, chacun des pauvres êtres que nous sommes, Vous voulez qu'il soit à Vous avec l'âme singulière, originale (au sens non moderne certes de ce mot) que Vous lui avez donnée : Vous voulez qu'il soit lui-même mais pour Vous, et Vous nous pardonnez ce que votre Claudel appelle si bien « notre indicible absurdité personnelle ». Seigneur, je suis absurde, je le sais, mais je Vous aime et veux Vous servir : départissez-moi si peu que ce soit de votre Lumière, ou, même sans m'en rien départir, servez-Vous Vous-même de moi de la manière dont Vous préférez que je Vous serve.

CHARLES DU BOS.

Directives spirituelles de l'Église

UNION ET ORGANISATION

La presse a surtout souligné, dans un récent discours du Pape, les allusions à la menace communiste, elle a laissé dans l'ombre ce pathétique appel à l'union qui en est la partie positive.

Déjà le cardinal Pacelli avait insisté sur cette organisation, qui est « le principal ressort » de l'Action catholique. « Devant le danger, disait-il, former un front plus uni, plus compact, plus invincible que jamais » (*O. R.*, 17 avril 1936). Dans le discours de son anniversaire, Pie XI revint sur cette idée avec une force surprenante : « Nous avons dit : *avant* tout ; nous disons : *après* tout ; nous disons : *par-dessus* tout, à tout prix : union, union, union (1). »

Nous attendons confusément que l'union des forces catholiques se fasse sous le coup de la persécution. Réflexe défensif assez misérable, et qui jouerait d'ailleurs au hasard des surprises, inefficacement, trop tard. Si ces coups sont nécessaires pour nous tirer du sommeil, nous les aurons mérités... mais ne suffirait-il pas d'être simplement *fidèles* à la grâce de ce temps pour nous trouver à la hauteur de notre vocation présente ? L'union que l'Église demande n'est pas l'union née de la peur, mais l'union que fait l'infinie vertu de l'Esprit dans le corps mystique du Christ. Question de fidélité chrétienne.

Qu'une mutuelle union de tous les militants de l'Action catholique soit dans le Cœur du Christ, demande le Souverain Pontife. Union sous les chefs, les évêques, les prêtres, et tous ceux qui ont part au ministère apostolique dans une certaine mesure, à tous les degrés divers. Union de charité, union de pensée, unité d'action, unité de la sainte discipline.

Union la plus grande, la plus haute, pleine union de la discipline et de l'esprit, au point que tout soit lié ensemble, que tout soit mené par l'Épiscopat dans cette continuation et cette progression

(1) On trouvera le texte latin de ce discours dans l'*O. R.* du 12 juin.

ininterrompue de l'apostolat primitif, qui, directement, émane du Seigneur Jésus, notre Christ : car l'Action catholique n'est pas, ne veut pas être, ne doit pas être autre chose que la participation, la collaboration des fidèles à l'apostolat hiérarchique, à savoir la coordination, la subordination à cet apostolat que le divin Rédempteur a lui-même institué comme la structure essentielle de l'Église. Cette coordination et cette subordination sont de l'essence même de l'Action catholique. Telle nous apparaît l'Action catholique au temps de la première évangélisation.

Ces remarquables paroles nous ramènent à cet esprit chrétien des premiers âges, qui conquit rapidement le monde païen. Le sens apostolique était vif alors, parce que les apôtres apparaissaient comme une émanation directe du Christ : derrière eux Il était présent, Lui le Principe, Lui le Chef. On était proche des événements prodigieux; la Passion était d'hier, la Résurrection de Jésus projetait dans le monde son éblouissante nouveauté. Les premiers chrétiens vivaient sous le choc immédiat de la révélation. Pouvaient-ils résister à la puissance de l'Esprit qui soufflait ?

Nous avons, nous, au contraire, le sentiment d'une usure séculaire des mots, des formules, des institutions. Sur l'âme même de notre christianisme primitif a proliféré comme un corps rigide d'habitudes et de traditions *humaines* : nous avons lié notre foi divine — le seul absolu — à des façons de penser et d'agir, à des institutions et des mœurs civiles et religieuses qui ne sont pas l'essentiel, qui sont du relatif, et parfois même le fruit impur d'une corruption de l'esprit en nous et en notre milieu de vie. Et parce que notre foi a grandi *avec*, et, d'une certaine manière, *par* ces traditions humaines, elle fait bloc avec elles : nous tenons à elles *comme par une habitude de foi*. Quand nous voyons ces traditions menacées ou dépassées, nous sommes ébranlés, nous semble-t-il, dans les principes concrets de notre spiritualité, tout notre équilibre intérieur chancelle : un instinct de défense nous fait alors chercher un terrain de combat, non pas sur les principes permanents de la foi divine, mais sur les principes mouvants de nos traditions humaines. Nous requérons ainsi un principe d'unité catholique frelaté, en tous cas mort, inopérant pour la vie, fécond seulement en fruits de division.

Une division est pourtant nécessaire pour que naisse l'union vitale et dynamique des chrétiens militants : une purification de la foi par séparation de tout élément humain périmé, exactement le contraire de cette autre division qu'engendre, parmi les catholiques, la fidélité d'un grand nombre aux traditions historiques qui n'ont rien de permanent. Dans ce resserrement sur la base mouvante des mœurs et institutions d'un passé récent, s'exerce secrètement une primauté, une tyrannie du temporel : on tient sans doute sincèrement à la foi, mais plus vivement, semble-t-il, à la « gangue » qui l'enserre. Tendance naturelle des chrétiens engagés dans le monde. Et c'est pourquoi l'Église interdit aux laïques, trop prisonniers, et par état, du temporel, de donner à l'Action catholique ses directives. Il ne leur appartient pas de montrer le chemin : il faut ici un sacerdoce, un état de dégagement entier, une liberté d'esprit que crée seule cette grâce qui nous consacre entièrement au Christ Jésus, esprit et corps. Il serait intolérable que, sur le terrain de l'Action catholique, le laïcat se mît en tête de mener Encore une fois, il est trop engagé dans le temporel pour le dominer. A lui reviennent des responsabilités d'action, d'entreprise ou d'exécution. Mais l'Église ne permettra jamais qu'un laïc « fasse la leçon » à la hiérarchie et aux prêtres qui militent sous la direction immédiate de la hiérarchie. Le sacerdoce seul a mission de dégager notre foi des entraves temporelles qui ralentiraient ou arrêteraient sa marche conquérante.

L'union, l'unité de l'Action catholique repose donc essentiellement sur *le Christ, vivant et opérant dans l'Église par la hiérarchie.* Pie XI le rappelle avec force : l'évêque est la pierre angulaire de cette organisation conquérante. L'évêque, *les évêques : duces sunt potestate propria insigniti,* munis d'un pouvoir identique en tous, émané du même Chef, conforté par le même Esprit, dirigé par un même Pontife, vicaire du Christ : « A eux, dans le travail, l'Action catholique doit toujours être soumise pour ne point perdre, s'il est permis d'employer un terme philosophique, *sa forme d'être : ne suam essendi formam... amittat.* »

Si l'unité existentielle et si la force active de l'Action

catholique prend forme dans la hiérarchie, nous devons croire que cette unité préexiste en elle par une vertu divine agissant au cœur de l'Église. Cette unité émane de la sainte âme de Jésus : elle est un effet inéluctable de sa prière sacerdotale; le Pape nous le rappelle encore, car il s'appuie dans son exhortation sur « la parole solennelle et mémorable de notre divin Rédempteur et Roi, pour lequel toute l'Action catholique milite et travaille : *qu'ils soient un...* ».

Nous pourrions l'oublier, le principe de l'unité, en l'Action catholique, est mystique — il est caché dans le sein même de la Sainte Trinité : « *Ut sint unum*, continue notre texte, *sicut et nos...* que cette union soit donc sainte, à la ressemblance de la divine unité : elle est telle, en effet, dans le désir et la prière de Jésus-Christ, notre Roi. Que cette union par-dessus tout triomphe, vive, fleurisse et produise toujours des fruits abondants. »

C'est dire que l'union dynamique de l'Action catholique ne peut être qu'une conquête de la foi vive *de tous les chrétiens* priant ensemble, travaillant ensemble, s'aimant ensemble dans le Christ et pour Lui. Cette unité n'est pas *avant* tout l'effet d'une organisation administrative, ce n'est pas avant tout une question de circulaires, de congrès, de fichiers, de décisions et de formules. Tout cela doit exister, être porté au comble de la perfection, mais si l'unité de l'Esprit n'est pas conquise dans l'Église priante et militante, aucun départ ne se fera. Les Encycliques sont là qui auraient mené les catholiques à d'incontestables victoires s'ils avaient vitalement assimilé leur doctrine et l'avaient incarnée dans les faits. Le Christ nous a trouvés déficients, *absents* à son Esprit : nous subissons, nous subirons le juste châtiment de nos fautes. Mais l'heure est trop grave pour continuer ces errements. Chaque chrétien porte en soi une part de la victoire du Sauveur sur les puissances du mal : c'est un rigoureux devoir d'amour envers notre Sauveur de répondre à l'appel pressant qu'Il nous a fait entendre par son Vicaire : « *Union* », mais dans l'ordre émané de la hiérarchie.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

Mystique de la conquête

Fils du même Père (1)

Notre mystique est plus humanitaire que la communiste et plus communautaire : tous les hommes, pour nous, sont fils d'un même Père, le Père commun. En tous les hommes, parce qu'ils sont tous des hommes, Dieu a mis la même nature, nous faisant tous les membres divers d'une unique humanité, le grand corps social de l'espèce humaine, qui a son unité comme chacun d'entre nous. Nous avons tous la même raison sociale, nous sommes de la même maison, de la même entreprise : ouvriers du chantier humain.

Cette humanité a reçu en partage, du Père commun, la même destinée : une même orientation vers les cimes, une même possibilité de vie supérieure, une même rectitude de vie lumineuse aboutissant à l'adoration, à l'obéissance, à l'offrande. L'humanité, en chaque homme, doit reconnaître qu'elle a tout reçu de Dieu et lui restituer toutes choses par un contact d'esprit humain à esprit divin; par une reconnaissance sans réserve de la souveraine bienfaisance et du droit souverain; par une offrande volontaire de tout ce que l'on a, et de soi-même, au Dieu très bon, mais jaloux.

Chacun des hommes, pour accomplir la justice élémentaire, pour vivre en homme, pour se comporter en honnête homme, doit d'abord rendre à Dieu ce qu'il Lui doit, payer sa dette de reconnaissance, de soumission, et finalement d'amour. Hélas ! les hommes de mon temps comme tant d'autres de tous les temps, oublient leur dette. Ils ne se

(1) Cette étude comprendra trois parties : le soliloque de l'homme de bonne volonté, « *fils du même Père* »; le cantique du rassemblement des chrétiens, « *membres du même Christ* »; la marche des militants à la conquête, « *sauveteurs de ce monde* ».

soucient pas de Dieu, ils sont, devant Lui, dans l'injustice. L'humanité, qui est faite de tous mes frères, tous fils du Père, n'a guère de souci de la piété filiale première. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'oubliant leur origine, les hommes oublient leur parenté ! ils ne sont plus une famille. L'unité humaine est rompue. De l'univers donné à tous, bien de famille, pour que tous les enfants aient du pain, on a fait l'enjeu d'une bataille. Chacun en veut le plus possible, sans souci du voisin. Dans la famille, pourtant, tout est en commun. La famille est par excellence la cellule communautaire, comme le couvent le devient pour ceux qui n'auront pas de famille.

Des inégalités étaient inévitables entre les hommes; plus, elles étaient désirables. Le plan de Dieu comporte que les frères aînés conduisent les plus jeunes, que les grandes sœurs mouchent le nez des petits bambins. La distribution du monde entre tous n'entraînait pas l'égalité du partage, mais ceux qui auraient davantage devraient donner davantage, possesseurs pour le bien de tous, dispensateurs devant travailler à bien dispenser à chacun les biens du Père. Pour les richesses d'intelligence, de savoir-faire, de moralité, le principe est le même : toute supériorité est pour le bien commun. Ainsi l'humanité tout entière, en ses cadres nationaux et professionnels, en ses familles, devait dans la paix se distribuer les richesses selon une juste répartition, chacun ayant droit à la vie pour lui-même et pour les siens, par son travail.

D'être fils du même père, cela conduit loin, et déjà, dans ces simples vérités de la paternité commune, de la nature commune, et de la destinée commune, je retrouve l'obligation absolue de ne jamais me considérer comme l'homme, mais comme l'un des hommes, ayant à reconnaître l'image divine en tous mes frères, ayant à désirer le bien de tous mes frères : qu'ils vivent, qu'ils aient le nécessaire, qu'ils rendent à Dieu, au dedans d'eux-mêmes, le culte plénier du sacrifice intérieur, qu'ils s'entr'aident et qu'ils s'entr'aiment.

Pour moi, quoi qu'il arrive, mes frères seront mes frères, et je les aurai tous dans mon cœur, et jamais je ne rencontrerai un homme sans m'incliner intérieurement devant lui, car il est, malgré ses fautes et quoi qu'il ait fait, témoin de l'excellence de sa nature, du travail de Dieu en lui.

L'appel de Dieu est pour lui, comme il est pour moi ; je ne puis être satisfait tant qu'il est dans la rébellion contre le Père. S'il n'a pas sa part des biens communs de l'humanité, j'ai compassion de sa misère, je lui donnerai du mien, que Dieu m'avait confié pour les siens, et ce sera la charité secourable; mais si cela se reproduit pour beaucoup de mes frères, j'aurai le courage de reconnaître que le plan de Dieu n'est plus suivi, et je ne prendrai de repos qu'après avoir rétabli dans la société l'équilibre et la justice.

Ainsi s'impose à moi, dès que je reporte mon regard vers Dieu et vers mes frères, le devoir précis d'un double don : à Dieu, à mes frères. Je ne m'appartiens pas, je me dévoue, je m'emploie à faire que Dieu soit par tous reconnu, servi et aimé, et à ce qu'aucun de mes frères ne soit malheureux.

Mes frères, sans doute, ne me comprendront pas. Emportés par leur soif de richesse, ou de jouissance, par leur injustice, ils riront de moi; ils me prendront pour un naïf, un illuminé; ils se grouperont même contre moi, trouvant que je suis bien gênant pour eux, puisque je les rappelle au devoir, puisque ma prédication et mon seul exemple les dérangent dans leurs calculs. Je devrai tout subir; mais rien n'empêchera qu'ils sont mes frères, et je les aimerai toujours : Aimant le Père, leur Père, de tout mon cœur, de toutes mes forces, de toute mon âme, je ne puis faire autrement que de les aimer, tous, comme moi-même. Un jour ou l'autre, à force de se sentir aimés, déçus dans leurs espoirs, trahis par leurs compagnons de cupidité ou de débauche, ils reconnaîtront en moi l'image du Père, et ils reviendront à la maison. Alors je ne serai plus seul : nous serons une petite troupe en route vers le Père, et sur le chemin nous ramasserons les vaincus de la vie, les désillusionnés, tous ceux qui attendaient les preuves d'une affection sincère pour recommencer d'aimer. L'humanité oublieuse, par nous se ressouviendra du Créateur, et de la justice qui s'appelle, en sa forme suprême, la religion.

L'âme spirituelle met, sans doute, en chaque homme une autonomie souveraine. Chaque homme, chaque personne humaine devient comptable envers Dieu des biens reçus : tout l'univers sert à l'homme à reconnaître Dieu, tout l'homme reconnaît le primat de Dieu et construit sa vie en conséquence. La religion est la réaction spontanée et personnelle

de l'homme devant le fait divin induit des faits universels. A l'homme de se réaliser au maximum, d'être homme tout à fait par l'usage raisonnable de soi-même et de toutes choses, par l'équipement progressif de l'âme en vérités et en vertus pour répondre à l'intention divine et, par là, s'exhausser sans cesse, se rapprocher toujours du modèle divin, vivre de plus en plus dans sa lumière. Chaque homme, parce qu'il est personne, répondra pour lui-même de tous les dons reçus : spiritualité, personnalité, dignité, responsabilité, autant de corrélatifs qui élèvent l'homme au-dessus de la société, qui ne peuvent s'allier avec l'esclavage de l'homme au profit de la société. Ainsi il y a un primat de l'individu : dans l'ordre spirituel, chaque homme, comptable envers Dieu, doit pouvoir sans contrainte, en souveraine liberté, s'orienter vers Celui qui l'appelle.

L'ordre social temporel n'a pour but dernier que de faciliter à chaque homme son épanouissement, de sorte que chaque homme soit homme tout à fait. Aucune valeur humaine n'est perdue dans notre perspective.

L'homme, toutefois, ne sera pas responsable que de lui-même. Membre de l'humanité, il sera responsable encore de ses frères, car il devra les aider à réaliser aussi leur potentialité humaine; notre humanisme, notre mystique humaniste, si vous le voulez, est encore sociale, si personnelle qu'elle puisse être. Dans notre doctrine, aucun instinct de nature n'est oublié : mais chacun a besoin d'autrui pour se développer, mais chacun, pour être vraiment heureux, doit donner à autrui. Le fond humain est altruiste. De là vient le besoin d'être aimé et d'aimer, de recevoir et de donner, le besoin d'amitié réciproque, de communion dans les mêmes biens. Isolé, l'homme est un être de souffrance; il lui faut quelqu'un qui l'entende, qui le comprenne, qui le console. Normalement, c'est à deux que l'on entreprendra sa vie. Dieu ne les fit-il pas homme et femme pour constituer à deux le principe suffisant de la vie, et signifier dans le don commun des corps l'indissoluble lien des âmes ? De la sorte, les promesses des premières amours ne seraient pas mensonge; l'appui promis d'un mutuel consentement serait un droit définitif, et les enfants qui naîtraient d'une telle union seraient une maille nouvelle de la grande chaîne familiale. Les traditions se transmettraient, comme la vie, de génération en génération, par les parents toujours géné-

reux du meilleur d'eux-mêmes : après la chair et le sang, l'esprit.

Comment nous accommoder dès lors de ces lois folles établissant un mariage que chacun peut rompre à son gré, de ces institutions faisant de l'enfant une charge sans compensation, de cette économie où le travailleur est traité comme une machine ? Encore une machine reste-t-elle, le plus souvent, une fois qu'on l'a mise en place, scellée à son bâti ! La marchandise homme sera, elle, poussée de-çà de-là selon les caprices du marché. La famille sera divisée. L'assurance sociale qu'elle réalisait en prenant à sa charge les faibles, les enfants, les vieillards, deviendra charge collective. L'enfant, richesse autrefois, la vraie richesse, deviendra pour le ménage ouvrier un fardeau impossible à assumer. Sous le signe de l'individu et de l'argent, la société moderne a perdu de vue les valeurs vraies : les biens sont devenus des titres, du confort, la jouissance, la vitesse, une automobile. La confiance mutuelle de deux âmes qui s'étaient données, la marche commune vers Dieu, la charge d'enfants, en qui l'on se retrouvait et que l'on faisait vraiment à son image, autant de valeurs fondamentales désormais délaissées. Il n'est plus de place à l'humanisme authentique : les valeurs humaines sont méconnues d'une société dont la législation est inhumaine.

Notre mystique donc, si peu nombreux que nous soyons encore, est humanitaire : toute l'humanité nous préoccupe et nous intéresse, toute celle de notre temps et toute celle qui viendra après nous. Il faut la préparer de loin, lui donner des lois qui l'orientent vers le bien, qui la dispensent des expériences malheureuses; il faut la sauver des désastres en lui redonnant pour garantie de continuité la base familiale. Aujourd'hui, l'individu est à la base de tout. Pour le rendre heureux, il fallait, paraît-il, l'émanciper. On l'a de la sorte isolé, quand on ne l'a pas rendu redoutable : opprimé ou oppresseur, telle est la loi d'une société qui n'a rien voulu entre l'individu et l'État : qui ne s'est pas construite en vue de la famille; qui n'a pas mis ses entreprises, ses syndicats, ses corps législatifs au service des individus encadrés dans leur famille; qui a pris pour unité de temps le jour, le mois, l'année, une campagne de production, la durée d'une opération financière, d'un ministère ou d'une législature, mais non la durée d'une génération, les trente ou quarante ans

nécessaires pour mener à bien cette entreprise fondamentale qu'est la constitution d'une famille humaine.

Mystique humaine et mystique familiale ne se séparent pas. Nous voulons en inscrire les exigences dans la société de demain.

J'entends à nouveau les conversations du monde. Tous nos amis d'hier, que d'aucuns nomment, avec quelque mépris, les « bien-pensants », s'attroupent en grand nombre autour de notre troupe insignifiante. « Arrêterez-vous, nous disent-ils, vos ambitions insensées ? Et comment quelques hommes, pauvres comme vous, réformeraient-ils à eux seuls l'humanité ? Laissez-là vos chimères... » Et les masses prolétariennes nous jettent au passage leurs invectives : « A la famille d'aujourd'hui, il suffit d'un enfant... Les cœurs humains sont trop fragiles pour se lier d'un coup à jamais... La famille n'est qu'un trompe-l'œil : il n'est pas d'injustes amours... La société de demain fera de l'enfant, comme de l'amour, une chose commune. Enfin, ce sera la liberté... »

Les défenseurs de l'ordre eux-mêmes nous houspillent : « Vous êtes des illuminés. Bannissez enfin l'utopie et venez grossir nos rangs. Nous referons demain la société autoritaire, et cela suffira. Venez. Les nations fortes et guerrières seules sont assurées de vivre, venez. »

Nous allons notre chemin sous les quolibets; et plusieurs parmi nous sentent faiblir leur courage. Après tout, pourquoi tant lutter ? La résignation des passifs est bien tentante, comme le mythe de la totale liberté, comme l'espoir en la restauration subite de l'autorité, comme la foi en la violence... Déjà, notre groupe a perdu quelques éléments ; plusieurs de nos chefs nous ont laissés, et plusieurs de nos camarades les ont suivis : les uns ont retrouvé leur tranquille insignifiance; les autres ont pris rang parmi les meneurs des partis divers, avides de révolution; quelques-uns, ô abomination ! se sont livrés aux financiers d'aventures.

Ceux-ci ricanent en nous voyant marcher à pied sur la route : « Regardez les incorruptibles qui nous veulent mettre à la raison. Une fois de plus, ce sera la lutte du pot de terre contre le pot de fer. La presse, le syndicalisme, les

États sont à nous. Que demain se réalise la révolution communiste, dans dix jours elle aura besoin de nous. Créons encore de nouvelles firmes géantes; ruinant les uns, ruinant les autres, nous resterons seuls sur la place mondiale. Le monde sera à nous. Tant pis si, dans le jeu, des millions d'être humains viennent à mourir de faim. Tant pis si les familles sont dispersées. » Et ils retournent à leurs coffres-forts. Ils en tirent des liasses de papier qu'ils font voler aux quatre vents. « Il y aura toujours, disent-ils, assez de consciences plus sensibles à l'attrait de l'or qu'au devoir, et nous pouvons en paix nous enrichir en spéculant sur l'épargne des humbles et sur la gêne des gouvernements. »

Seigneur, n'y a-t-il donc, sur la terre que vous nous avez donnée, que des veules ou des insensés ? L'humanité sera-t-elle éternellement divisée : homme contre homme, famille contre famille, cité contre cité, doctrine contre doctrine, parti contre parti ? Tous sont frères, cependant, et comment ont-ils pu pareillement l'oublier ? Nous leur avons dit votre paternité commune, nous leur avons montré leur éminente dignité, nous avons cherché à leur faire comprendre le devoir de s'épanouir en vous cherchant et en faisant du bien aux autres hommes; nous avons cru, et nous le leur avons dit, que leur besoin d'aimer et le besoin qu'a l'humanité de demeurer et de s'étendre trouvait, par la famille, satisfaction. Nous n'avons pas nié que l'autorité fût nécessaire. Bien au contraire : n'êtes-vous pas, par droit d'auteur, le détenteur premier de toute autorité, et vous la confiez dans la famille au père, dans l'armée aux chefs, dans l'entreprise au patron responsable, dans la nation aux gouvernants. Tout cela, Seigneur, était vrai. La raison humaine, par elle seule, aurait dû suffire à le leur faire comprendre, et ils ne nous ont, en aucune façon, écouté. Mystique de la famille, petite et grande, familles du sang, de la nation, de l'humanité ; mystique de l'ordre individuel et de l'ordre social ; mystique de la communauté; mystique de la marche tous ensemble, la main dans la main, vers le Créateur magnifique : tout cela nous animait comme une partie, une partie seulement, de cela animait parmi eux les meilleurs et les pires. Mais, ne connaissant plus le Père, ils n'ont pas voulu de tout notre idéal.

Fr. Joseph Lebret, O. P.

Notre enquête[1]

Paroisse et mouvements spécialisés

Adaptation des paroisses urbaines

La paroisse doit s'adapter aux exigences de l'apostolat moderne; on l'admet volontiers, travaille-t-on assez résolument à cette adaptation? En voit-on assez l'extrême urgence?

Sur le terrain social, l'individualisme cède le pas aux forces collectives : ces forces créent des formes nouvelles de vie, des mœurs nouvelles. *Les hommes de ce temps sont mobilisés par la profession, rigoureusement encadrés par elle, soumis au rythme repos-travail que le métier leur impose; l'espèce de contrainte que leur impose la machine ou l'administration de plus en plus réglementaire, impersonnelle, les facilités de déplacement, le besoin de respirer un air meilleur, les loisirs plus grands, le goût des sports, tout les porte, le dimanche, hors des villes.*

Comment atteindre ces mobiles populations urbaines? Pouvons-nous abandonner tant d'âmes à leur indifférence? Puisque les hommes ne vont plus à l'église, comment l'Église ira-t-elle à eux?

Nous donnons aujourd'hui deux réponses à l'enquête, qui feront réfléchir sur certaines données de ce vaste problème : l'une insiste surtout sur l'aspect coordination, l'autre met l'accent sur l'aspect collaboration. La coordination des œuvres et des institutions, en effet, ne se fera jamais sans une réadaptation de nos habitudes d'action, sans une courageuse réaction contre tout particularisme personnel.

(1) Menée de concert avec *L'Union*, revue mensuelle des œuvres. Cf. *La Vie Spirituelle*, février 1936, p. 196; mars, p. 312; avril, p. 95; juin, p. 313.

I. — Problème de coordination

1. Concurrence

a) *Réduction des mouvements spécialisés au cadre paroissial.*

Il semble évident que, en règle générale, les mouvements spécialisés ne peuvent s'intégrer aux cadres paroissiaux actuels sans perdre leur originalité, leur élan, et même leur raison d'être.

Sans doute, une paroisse importante, au-dessus de dix mille habitants, pourrait à la rigueur se suffire et donner un champ d'action à toutes les bonnes volontés ; mais les paroisses de cette importance sont rares, au moins dans notre diocèse de Rouen (16 pour un total de 676). Et, même alors, ce n'est pas le plus souvent dans le cadre paroissial, mais sur le terrain professionnel, que se rencontrent les divers éléments qui la composent.

Mais, dans une paroisse urbaine qui n'atteint pas quatre mille habitants, par exemple, si l'on veut grouper les étudiants dans le cadre paroissial, on aura quelques lycéens, quelques élèves de l'école primaire supérieure, un ou deux autres de l'école de Commerce, cinq ou six de l'école de Droit, un ou deux étudiants en médecine, un autre préparant Navale ou quelque autre grande école. Vouloir créer pour ces étudiants une section de J.E.C. paroissiale, *ne recevant en son sein que les jeunes gens habitant sur la paroisse*, c'est vouer cette tentative à l'échec. Pareille section ne saurait s'adapter à tant d'éléments différents, et ne pourra jamais demander à ses membres une action efficace dans leurs milieux respectifs. Impossible, d'ailleurs, de fonder autant de groupes jécistes qu'il y a d'écoles représentées sur la paroisse; ces groupes microscopiques, plus impuissants qu'un groupe commun, seraient encore moins viables. Et quel aumônier, — à la fois unique vicaire de la paroisse, — pourrait s'occuper efficacement de tant d'œuvres diverses ?

b) *Réduction et adaptation de la paroisse.*

Au contraire, si on groupe au-dessus des paroisses les jeu-

nes gens, les jeunes filles, les pères de famille, selon le milieu professionnel, chaque groupe sera mieux adapté et pourra exercer une réelle influence sur son propre milieu déchristianisé.

Souvent, d'ailleurs, on ne pourra qu'à cette condition obtenir un contact chrétien entre des personnes que le métier libère aux mêmes jours ou aux mêmes heures. C'est ainsi qu'à Rouen, il y a une dizaine d'années, le vicaire de Saint-Joseph réunissait dans sa « Baraque », chaque lundi, les commis bouchers et charcutiers dont c'était le seul jour de repos : œuvre qui n'existe plus à Rouen, mais est maintenant vivante au Havre. De même, convoquer des apprentis bouchers ou boulangers à des réunions du soir, avec d'autres jeunes ouvriers, c'est ne pas tenir compte de leur lever plus matinal : il faut, pour ceux-là, trouver une autre heure, mais ce n'est pas souvent un vicaire de paroisse qui alors pourra être à leur disposition; un aumônier fédéral jociste pourra peut-être, en réunissant ces apprentis d'une profession déterminée, quelle que soit leur paroisse, leur faire plus de bien et leur permettre d'en faire davantage dans leur milieu.

2. Collaboration

a) *Concours de la paroisse aux mouvements spécialisés.*

La paroisse peut aider les mouvements spécialisés en leur témoignant tout d'abord de la sympathie; par exemple, si, à l'occasion d'une séance récréative donnée par la section jociste dont la plupart des membres sont recrutés parmi les jeunes paroissiens, le Curé de la paroisse, annonçant en chaire cette séance, signale l'esprit de conquête de ces jeunes gens, qui cherchent à ramener à son bercail les brebis égarées qu'il ne peut atteindre personnellement, cette sympathie se manifestera vite, encourageant les jocistes et augmentant par là leur zèle.

Et cette sympathie passera bientôt des simples paroles d'encouragement à une aide efficace : vêtements offerts pour

le vestiaire des jeunes chômeurs, livres instructifs ou édifiants pour la bibliothèque de la section, etc.

b) *Concours des mouvements spécialisés à la paroisse.*

En retour, les mouvements spécialisés, sans oublier pour cela ni restreindre leurs objectifs d'apostolat, pourront et voudront concourir au renouveau paroissial.

On verra des militants jocistes endosser volontiers la soutane des grands clercs pour faire l'office de thuriféraires à la grand'messe pendant que leurs camarades iront vendre la *J. O.* aux jeunes ouvriers qui ont oublié — ou n'ont jamais connu — le chemin de l'église paroissiale.

On verra tous ces militants réunis pour des messes collectives de communion auxquelles ils auront amené des camarades hésitants en allant les chercher gentiment à domicile : et les paroissiens présents à ces messes seront édifiés en voyant ces jeunes ouvriers dialoguer la messe avec le prêtre ou entre eux.

On verra quelques dirigeants jocistes venir s'entendre avec les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul pour obtenir quelques bons de pain ou de viande, ou mieux encore concerter une aide charitable en faveur de pauvres discrets — mais combien intéressants ! — découverts au cours de la visite des familles du quartier.

On verra les responsables du service pré-jociste se dévouer à la formation chrétienne, en même temps qu'à la préparation professionnelle des enfants, obtenir par là des communions tardives, ou prolonger une persévérance chrétienne qui eût été bien aléatoire sans l'exemple entraînant de ces grands jeunes gens.

On verra enfin des retraites et récollections, organisées par les mouvements spécialisés, approfondir la formation surnaturelle de l'élite de ces jeunes gens, demain l'élite des hommes de la paroisse.

c) *Un premier moyen pratique.*

Ce serait bien en effet la création d'un comité de chefs, réunissant périodiquement les dirigeants des diverses œuvres établies sur la paroisse. Mais si les dirigeants des actuels mouvements spécialisés sont jeunes, — et s'entendent fort

bien entre eux, — les Messieurs qui dirigent les autres œuvres (Conférences Saint-Vincent-de-Paul, syndicats professionnels, Fédération nationale catholique, etc.) sont souvent peu favorables à tout ce qui est susceptible de changer leurs vieilles habitudes, et déclarent à priori impossible tout ce qui menace de les gêner tant soit peu...

d) *Collaboration entre paroisses urbaines.*

A Rouen, bien des œuvres sont interparoissiales : Groupe Ozanam pour les étudiants catholiques, Philippins pour la F.G.S.P.F. et le scoutisme, B.B.A., etc.

Les résultats sont excellents pour les étudiants. Pour les œuvres qui s'adressent aux milieux primaires — dont les enfants ont d'abord été formés dans le cadre paroissial (catéchismes, patronages) — le passage de la paroisse à l'œuvre risque d'être dangereux pour la persévérance de l'enfant, au cas où celui-ci viendrait à quitter l'œuvre, s'il n'a gardé aucun contact avec la paroisse. Il faudrait alors que l'aumônier de l'œuvre soit en relations assez suivies avec chacun des curés ou vicaires qui lui ont envoyé des enfants pour signaler à ceux-ci les jeunes qui, après quelques mois de présence à l'œuvre, la quittent sans avoir l'intention de reprendre leur place au bercail paroissial. Faute de cette précaution, ils risquent de rester de longues années ensuite sans aucun contact avec le prêtre.

Il ne faut donc pas supprimer le cadre paroissial, mais il ne faut pas non plus le rétrécir au point d'empêcher l'extension du règne du Christ — objet même de la paroisse — par l'apostolat spécialisé : « Les apôtres des ouvriers seront des ouvriers, etc. » (Pie XI). Mais si, dans une paroisse, le prêtre chargé des jeunes — puisque ce sont eux surtout qui sont en cause — tient à jour un « fichier des jeunes », — et ce fichier ne sera parfaitement à jour que si ce prêtre est en relations avec les aumôniers des différentes œuvres extra ou interparoissiales que fréquentent ses jeunes, — alors chacun pourra travailler dans son milieu sans être perdu de vue par le prêtre de paroisse, et le jour où une « mobilisation » générale des jeunes de la paroisse serait nécessaire, celle-ci serait vite faite, et complètement faite, grâce à une

« mobilisation » préalable des cadres essentiels de chaque milieu, de chaque profession, à savoir les dirigeants de ce milieu, de cette profession, qu'ils appartiennent ou non à la paroisse.

A. Cornu,
Vicaire à Saint-Patrice de Rouen.

II. — Problème de collaboration

Avant d'aborder les questions précises du questionnaire, une remarque d'ordre général.

L'opposition entre la paroisse et l'œuvre spécialisée me paraît soulignée trop fortement — et, de ce fait, présenter une base de départ qui n'est pas complètement justifiée.

Opposition de rythme : l'un *statique*, l'autre *dynamique*; opposition de forme : l'une à forme *familiale*, l'autre à forme *apostolique*; opposition d'intérêts : en favorisant un groupement spécialisé, la paroisse va *s'appauvrir*; opposition de personnel : *vicaires* d'une part, *aumôniers* de l'autre; et, si le même prêtre remplit les deux fonctions (cas normal), alors opposition d'autorité : son curé le tire dans un sens et la haute direction de l'œuvre spécialisée dans un sens opposé.

Je force peut-être la note.

C'est, tout de même, l'impression que me donne la lecture du texte de l'enquête.

Or, sans oublier les différences incontestables, et parfois même les oppositions partielles, ne peut-on pas remarquer qu'il y a entre vie paroissiale et vie d'œuvre spécialisée des points de ressemblance ou de contact qui, à priori, font présager de l'heureuse solution des difficultés ?

1) *Du point de vue du rythme d'abord :*

La paroisse, organisme statique ! L'apostolat paroissial purement conservateur ! Il faut, je pense, n'avoir jamais été curé pour porter pareil jugement.

L'apostolat paroissial, *à lui seul*, doit déjà être conquérant :

il conquiert par le travail en profondeur sur ceux qui sont déjà ses fidèles. Du même coup, il doit les préparer, les équiper, pour faire de l'Action catholique et multiplier l'apostolat ;

il conquiert par la formation chrétienne des adultes qui, de plus en plus nombreux, désirent être initiés à la vie chrétienne.

Les mouvements spécialisés sont assurément des facilités particulières pour amener et travailler ces âmes ignorantes et droites.

Mais il en restera toujours que les mouvements n'atteindraient pas, et que le son des cloches, l'assistance à une cérémonie, la conversation occasionnelle avec un prêtre de paroisse, aura orienté vers la religion — avec un prêtre de paroisse comme intermédiaire.

« Monsieur l'abbé, je viens vous voir parce que je voudrais être baptisé. » Quel est le prêtre de paroisse, à l'heure actuelle, qui, simplement « en prenant la garde », n'a entendu cette déclaration si émouvante ?

Tout cela, c'est de la vie paroissiale — au rythme d'un apostolat conquérant.

2) *Du point de vue du territoire :*

La paroisse est un organisme essentiellement territorial.

Les mouvements spécialisés sont extra-territoriaux.

L'opposition est loin d'être aussi complète.

La paroisse est née de la nécessité pour l'évêque de fractionner son diocèse afin de l'évangéliser avec ses auxiliaires et collaborateurs, les curés. De même, la section jociste ou autre se forme dans un coin ou l'autre du territoire, du fait que sa direction générale ne peut agir directement partout. La section jociste est premièrement ouvrière ; mais, secondairement, territoriale. Une section jociste, pour être spécialisée, n'en est pas moins territoriale.

Son « territoire » ne sera pas pris au hasard d'un fractionnement arithmétique. Il aura intérêt, le plus souvent, à épouser les limites mêmes du territoire de la paroisse (proximité des domiciles, — « âme commune » d'un quartier, d'une banlieue, — soutien moral et même matériel que la paroisse donne à la section).

Répondons maintenant plus directement au questionnaire.

1) *Concurrence.*

Le mot est déplaisant. Il correspond parfois à un fait beaucoup plus dans l'imagination de certains que dans la réalité.

Qui dit concurrence implique lutte entre deux intérêts opposés.

Y a-t-il vraiment opposition d'intérêts ?

La paroisse — le texte de l'enquête le rappelle justement — a son centre d'intérêt dans le soin des âmes, et le curé a la charge des âmes, de toutes les âmes de sa paroisse.

Son devoir, et sa joie, ce sera de mener au Christ *le plus grand nombre* des âmes qui lui sont confiées : que ce soit par des patronages directement sous son autorité, ou que ce soit par des sections spécialisées qui ne sont pas sous son autorité exclusive, peu importe, du moment que le maximum de bien est réalisé « dum omni modo Christus annuntiatur... ».

Or, il est bien évident (l'expérience le vérifie chaque jour, et le Souverain Pontife le rappelle en toute occasion), il est bien évident que le maximum d'âmes sera atteint dans une paroisse avec l'aide des groupements spécialisés.

Un souvenir personnel : en 1924, j'étais nommé vicaire à Saint-Ambroise, avec charge de m'occuper particulièrement du lycée Voltaire (situé sur la paroisse).

Il n'était pas encore question de J.E.C. Je constituai un groupement (le cercle d'Hulst) qui, assez vite, compta cent cinquante membres et organisa, dans le lycée, l'apostolat de façon méthodique. Pourquoi ce succès incontestable ? Parce que c'était une œuvre spécialisée. Il y avait, à côté de moi, dans la même paroisse, un vicaire s'occupant fort bien du patronage. Si, à sa place, j'avais été nommé directeur du patronage avec mission d'organiser une section de lycéens, j'en aurais groupé, bien sûr, mais *beaucoup moins* — et avec un travail beaucoup *moins profond* parce que moins spécialisé.

Le patronage aurait peut-être compté cinquante membres de plus — mais l'apostolat catholique cent de moins.

Ces remarques peuvent paraître enfoncer une porte ouverte.

Je m'en réjouirais; il n'en a pas toujours été ainsi.

Pareillement, une troupe scoute, une section jociste va-t-elle « concurrencer » le patronage paroissial ?

Dans une grosse paroisse parisienne, il paraît incontestable que non : ces paroisses sont, malheureusement pour l'apostolat, de petits diocèses. Toutes les œuvres, spécialisées ou non, peuvent ou devraient pouvoir s'y épanouir.

Mais dans une paroisse plus normale, quinze à vingt mille habitants, comme nous en avons souvent en banlieue, les groupements spécialisés ne vont-ils pas apporter une gêne, une concurrence fâcheuse ?

Je réponds encore, très nettement, non, à condition, bien sûr, de prendre quelques précautions envisagées dans la suite du questionnaire.

A Cachan, paroisse de quinze mille habitants, dont j'ai été le premier curé, les scouts et les louveteaux ne nuisaient pas au patronage, les jocistes non plus. Quand on a fondé un groupe « préjociste », nous avons vu revenir un certain nombre de jeunes garçons qui ne venaient plus au patronage — ni même à l'église — et qui ont été pris par le préjocisme. Il n'y avait que bénéfice.

Encore dans le paragraphe « concurrence », il est parlé de réduction et d'adaptation de la paroisse.

Adaptation, certainement.

Réduction, non.

Je n'ai pas constaté, et je ne vois pas bien comment les mouvements spécialisés pourraient réduire, donc diminuer la paroisse : le centre, — et le « thermomètre » de la vie strictement paroissiale, — c'est bien l'assistance à la messe et la communion : les mouvements spécialisés en grossissent l'effectif, sans parler des anciens jeunes sortis de leur mouvement spécialisé et qui demeurent acquis à la paroisse.

Mais *l'adaptation*, c'est là le problème essentiel. Car, tout de même, il en faut une, parfois considérable.

Adaptation matérielle : il y a des organisations de locaux, difficiles peut-être, auxquelles il faut travailler courageusement pour que chaque groupe puisse être « chez soi ».

Adaptation cultuelle : la participation des sections spécialisées aux cérémonies paroissiales demande à être mise au point. Entre tout : messe commune, vêpres tous les dimanches et *rien*, il y a de la marge. On peut facilement faire le calendrier des participations de sections spécialisées aux cérémonies de la paroisse.

Adaptation du clergé, des deux clergés, serais-je tenté de dire en songeant aux curés et vicaires d'une part — aux aumôniers d'autre part.

C'est là, me semble-t-il, qu'est le nœud de la question et le vrai remède à apporter pour faire disparaître la « gêne ».

Cette gêne résulte avant tout d'un manque de compréhension qui engendre de la méfiance, parfois de l'hostilité.

Le jeune prêtre, aumônier jociste par exemple, est « emballé », ce qui est excellent, mais ce qui peut mettre des visières. Il voit le salut du monde par le jocisme, — et est porté à mésestimer ce qui n'est pas le jocisme, — il s'insurge contre des coutumes ou des exigences de la vie paroissiale qui ne sont pas toutes vaines et désuètes.

Il a besoin d'achever sa formation sur ce point. Que son curé s'efforce de le bien comprendre et d'obtenir sa confiance, et il lui sera facile de faire tomber les visières et de donner à son jeune vicaire-aumônier une compréhension plus juste du ministère, parce que plus complète.

De leur côté, le curé, les vicaires d'un certain âge peuvent être déconcertés par l'allure extérieure, les méthodes, le vocabulaire même de ces mouvements nouveaux. Ce n'est pas de leur génération. Ils ont été habitués à autre chose. Ils se méfient.

Pour faire tomber la méfiance, il y a d'abord la voix du chef du diocèse, qui, par ses affirmations clairement répétées, accrédite un jugement favorable, oriente vers la confiance.

Mais il y a aussi l'effort indispensable pour connaître et comprendre. Tous les curés ne peuvent être, ou avoir été aumôniers jocistes. Il est à souhaiter que, dans toute la mesure du possible, ils se fassent une âme d'aumônier jociste.

Ce jour-là, il y a bien des chances pour que la gêne disparaisse et que tout aille en paix dans la paroisse.

Car c'est bien le curé qui demeure, dans une circonscription paroissiale, après comme avant les mouvements spécialisés, la clef de voûte de l'édifice spirituel.

Il ne peut pas tout diriger par lui-même — c'est trop évident — et ce n'est pas à souhaiter.

Mais sa pensée doit être partout, et sa sollicitude.

Comme chef, il doit susciter, animer, coordonner, encourager — et rétablir la paix quand un heurt se produit.

Encore un mot pour terminer le § 1 (concurrence) : on y pose une dernière question à propos « d'institutions chrétiennes en dépendance du mode de travail bien plus que du lieu d'habitation ».

Je soulignerai *bien plus* pour indiquer qu'elles ne supprimeront pas, le plus souvent, l'utilité d'une institution chrétienne en dépendance du lieu d'habitation.

Les O.D.M. sont organisées uniquement en fonction du mode de travail. Elles accomplissent là une œuvre admirable. Il est néanmoins à souhaiter que les « Midinettes » trouvent dans leur paroisse d'habitation quelque chose *pour elles* (pour elles, non plus en tant que midinettes, mais en tant que jeunes filles chrétiennes).

2) *Collaboration.*

La paroisse aide le mouvement spécialisé :

a) *pour son installation* ; très souvent, même s'il s'agit d'un local « neutre », la paroisse aura des moyens d'action plus étendus pour trouver ledit local... et peut-être le payer;

b) *pour son recrutement* : dans une même paroisse, le curé et les confrères du vicaire-aumônier, jociste ou autre, peuvent utilement *orienter vers lui* des familles, des jeunes gens ou des jeunes filles que le mouvement spécialisé intéressera.

En sens inverse, le mouvement spécialisé concourt au renouveau paroissial :

— par sa participation effective à une grand'messe assez

matinale où tout le monde chante (il s'agit évidemment des meilleurs du mouvement spécialisé); nous l'avons réalisé à Cachan ;

— en assurant une ou plusieurs heures d'adoration quand il y a adoration perpétuelle ;

— en participant avec les autres jeunes gens de la paroisse à une grande cérémonie, comme une procession de Fête-Dieu (il est bien évident qu'il ne faut pas *trop* demander dans ce sens) ;

— en collaborant, et souvent avec beaucoup d'entrain, à l'organisation de kermesses ou autres fêtes populaires, etc...

Pour terminer, je souligne comme excellente, sinon indispensable, la réunion des chefs de groupe.

J'ai connu à Cachan, pendant un temps, une rivalité et comme une animosité entre scouts et jocistes (je sais bien que le scoutisme n'est pas, à proprement parler, un « mouvement spécialisé » — mais c'est tout de même un mouvement « très spécial »).

Cette rivalité n'a disparu que le jour où des réunions ont été organisées entre l'état-major de la troupe scoute et le bureau de la section jociste. Les chefs alors ont appris à se connaître et à s'estimer — et l'estime réciproque est descendue dans les deux troupes.

Ces réunions n'ont pas besoin d'être fréquentes.

Elles encourraient alors l'objection que, des réunions de toutes sortes, « il y en a trop », — mais elles sont *fort utiles*.

A. Leclerc,
Curé de Saint-Ferdinand.

Apostolat missionnaire

I. — Le retour du corps du Père Damien, apôtre des lépreux

A propos de l'excellente biographie du P. Vital Jourdan, nous avons signalé la croissante renommée apostolique du Père Damien de Veuster, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, qui se donna tout entier au ministère des lépreux jusqu'à devenir lépreux lui-même et mourut héroïquement, il y a quarante ans, à Molokaï (dans les îles Hawaï, en Océanie). Comme cette vie est pleine de leçons et de sujets de méditation pour notre époque !

De grandes fêtes ont célébré, à Anvers et à Louvain, au début du mois de mai dernier, le retour en Belgique des restes du grand missionnaire. L'unanimité du pays se fit autour de ce « héros national », et si ce culte des « héros » peut quelquefois dévier en exagérations hyperboliques, parfois même en sentiments païens, il est heureux que ce soit le souvenir d'un missionnaire lépreux qui ait été ainsi proposé à la vénération de tout un peuple. La jeunesse fut particulièrement conviée à ces solennités : jeunesse des écoles libres et officielles, des mouvements masculins et féminins d'Action catholique, de l'Université de Louvain, de l'Université coloniale d'Anvers, élèves-officiers de marine, etc. Le roi en personne, le gouvernement belge avec le Premier Ministre, M. Van Zeeland, l'armée, la diplomatie, toutes les élites du pays s'associèrent à cette glorification religieuse : témoignage impressionnant d'union dans la charité auquel se rallièrent en des articles émus même des journaux socialistes.

Les orateurs de ces journées soulignèrent particulièrement l'application du mot de saint Paul : *omnia omnibus factus*, et l'un d'eux releva l'opportunité providentielle de cette commémoration pour nous enseigner à nouveau jus-

qu'où doit aller le devoir chrétien de l'humilité, du dévouement et de la charité. L'exemple du Père Damien, tel que nous le rapportent la biographie du P. Vital Jourdan, celle du P. Mouly (chez Emmanuel Vitte, Lyon), ou d'autres opuscules de propagande, est utile à rappeler, et nous pouvons légitimement espérer que l'Église consacrera par ses honneurs suprêmes celui qui pendant sa vie ne connut que souffrances et abjection et vers qui s'élèvent déjà de partout de ferventes prières.

II. — Deux belles figures missionnaires : Mgr Vanneufville et Mgr Olichon

Après Mgr de Guébriant, Supérieur général des Missions étrangères de Paris, mort au début de l'an dernier, deux grands animateurs du mouvement missionnaire en France viennent encore de disparaître.

Mgr Vanneufville, correspondant romain de *La Croix* de Paris, chanoine de Saint-Jean de Latran, fut l'une des plus belles incarnations de ce « sens catholique » dont toute sa vie voulut être le rayonnement. Au titre de serviteur de l'Église de France, et surtout de serviteur passionné du Saint-Siège, dont il exposa, défendit, soutint, avec une lumineuse intelligence, les enseignements et les directives, il mériterait d'avoir dans cette revue une notice qui fît connaître son âme profondément surnaturelle et ardemment apostolique. Mais c'est de son action missionnaire que nous voudrions parler dans cette chronique. Officiellement, Mgr Vanneufville était membre du Conseil supérieur romain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Son rôle missionnaire débordait largement ces fonctions : il suffit de l'avoir entendu parler de sa préoccupation, toute semblable à celle de saint Paul, de toutes les Églises. Il suivait avec une attention passionnée, ce mot nous semble le seul exact, les progrès de l'Église dans les Missions et les divers pays. Il pensait constamment aux méthodes nécessaires pour assurer l'adaptation de l'Église aux problèmes nouveaux qui se posent, souvent délicats, parfois angoissants. Combien pourraient témoigner de l'appui discret, mais efficace, qu'il apportait aux œuvres les plus hardies lorsqu'il y retrouvait le « sens catholique »

qui animait toute sa vie : le P. Lebbe et son successeur, M. l'abbé Boland, fondateur de la *Société des Prêtres auxiliaires* pour les Évêques indigènes dans les pays de missions, M. l'abbé Remilleux et les œuvres missionnaires de Saint-Alban, par exemple, se sont sentis encouragés et réconfortés par cette compréhensive sollicitude pour toutes les initiatives qu'il jugeait devoir être fécondes.

Deux des dernières manifestations de cet esprit missionnaire furent la leçon donnée en conclusion de la Semaine sociale de Nice, en 1934, et la conférence prononcée au Congrès de l'Union missionnaire du Clergé, en 1935 : *Au service d'un monde qui se renouvelle.* On y pourra découvrir l'esprit qui orienta son action et méditer les principes qui la guidèrent.

Tout autre par le caractère et par les travaux, mais tout pareil par l'âme aussi profondément missionnaire, était Mgr Olichon, directeur national de l'Union missionnaire du Clergé de France. Lui aussi avait la plus vive sollicitude pour toutes les Missions : dans ses études comme dans son action, le souci d'étendre l'Église et la volonté d'appliquer à cette réalisation toutes les ressources de son intelligence vive et de son esprit d'initiative toujours en éveil inspiraient les démarches d'une vie bien remplie. Mgr Olichon établit en France, sur des bases très solides, l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre pour le clergé indigène et sut lui donner une extraordinaire impulsion. Lorsque le Saint-Siège décida la coordination sous une direction unique de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et de l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre, Mgr Olichon reprit la direction de l'Union missionnaire du Clergé qu'il avait exercée plusieurs années puis laissée pour mieux se consacrer à l'Œuvre de Saint-Pierre Apôtre. Nous avons plusieurs fois signalé dans ces Chroniques les excellents résultats de l'U.M.C. de France : revue rédigée à la perfection, une des meilleures et des plus utiles de nos revues missionnaires, qui avait le seul tort de n'être que trimestrielle; concours d'études théologiques, historiques, pratiques, grâce auxquels purent voir le jour d'excellents travaux d'un grand mérite; congrès nationaux qui, réunis à Paris en 1931, à Strasbourg en 1933 et à Lyon en 1935, permirent de diffuser plus encore dans le clergé l'idée missionnaire. Par ces divers moyens, l'Union missionnaire du Clergé prit une rapide et considérable extension et connut de très beaux résultats. Ce

n'était d'ailleurs encore qu'une étape, car l'esprit inlassablement entreprenant de Mgr Olichon allait toujours de l'avant.

C'est à peu près au moment où, après plusieurs études d'histoire missionnaire, paraissait une volumineuse *Histoire des Missions* (chez Bloud et Gay), aperçu synthétique de l'extension de l'Église à travers les siècles, au moment où Mgr Olichon donnait tous ses soins à la préparation du Pavillon français de l'Exposition mondiale de la Presse catholique à Rome, et presque au retour du voyage à Dakar, où il avait accompagné la Légation pontificale du cardinal Verdier, qu'une douloureuse maladie l'abattit.

Le mouvement missionnaire en France perd ainsi deux apôtres aux vues larges et hardies, réalisateurs, toujours préoccupés de faire rayonner avant tout leur foi et leur ardente charité.

III. — Une thèse sur le travail forcé aux colonies

L'Institut catholique de Paris a décerné à M. Joseph Folliet le titre de docteur en sciences sociales avec la mention *cum maxima laude* pour sa thèse sur *Le travail forcé aux colonies* (publiée par les *Éditions du Cerf*, Juvisy, in-16 de 320 pp., 20 fr.). Cette thèse doit intéresser en particulier les missionnaires, qui y trouveront un jugement chrétien, fondé sur une exacte appréciation des faits et sur un exposé doctrinal de la philosophie du travail, sur un des plus graves abus que l'on peut rencontrer dans les colonies et qui s'est montré souvent *un redoutable obstacle à l'action évangélisatrice*. Cette étude, qui se réfère souvent aux témoignages des missionnaires, est une contribution des plus heureuses à l'action sociale catholique en pays de missions : elle voudrait collaborer à préparer, pour sa part, un régime de vie et de travail plus humain pour les indigènes, qui respectât mieux la dignité de l'homme, l'organisation et la stabilité de la famille, et qui sût assurer, sans nuire à aucun intérêt essentiel, la légitime et nécessaire évolution économique des colonies. Par ce seul énoncé on voit à quel point un tel travail est éminemment missionnaire.

Paul Catrice.

POUR L'ENFANCE

Enfer des bas-fonds

A lire l'ouvrage de Mme Élisabeth Huguenin : *Les enfants moralement abandonnés* (Éd. du Cerf), on se dit que la littérature soit-disant réaliste est bien indigente ou timide. Oui, que sa truculence et son obscénité sont pâles à côté de ce qui est; et de ce qui est, hélas ! à côté de nous, et que nous ne soupçonnons pas ou que nous oublions comme un affreux cauchemar une fois qu'on nous l'a montré.

A voir, aussi, cette prise inexorable du vice, de tous les vices, sur de jeunes êtres humains, on se prend à douter d'une morale naturelle. C'est faute de réfléchir qu'une morale naturelle ne peut naître et vivre que dans un milieu naturel à l'homme. Or celui où s'éveillent et grandissent ces pauvres petits n'a rien de commun avec la nature : c'est un milieu cruellement artificiel, qu'aucune tribu sauvage n'a jamais connu (à moins que ce ne soit sous l'influence de quelque nation *civilisée*, dans un camp de concentration); c'est un sous-produit de la civilisation ultra-raffinée qui nous ravage et dont nous mourrons si la Providence ne nous réserve quelque médication énergique.

De ces monographies simples, nues, éloquentes et cruelles : les indigents, les abandonnés, les déracinés, les vagabonds, les psychopathes, les débiles et les malades mentaux, je ne dirai rien. Ça ne se résume pas : ce sont des gestes, de petits faits, des mots, qu'il faut voir et entendre.

J'ai étudié avec attention ce qu'on rapporte des tribus les plus sauvages du globe : leur vie est un modèle de moralité à côté de celle des banlieues de nos capitales européennes.

Il n'y a pas lieu d'être toujours fier de l'endroit de notre civilisation : son envers est une vision infernale.

Le pire est que cet envers, dans les conditions matérielles faites à un certain nombre de familles humaines, est absolument inéluctable. Il ressort, en effet, à l'évidence, d'études sur le vif, comme celle de Mme Huguenin, que la moralité réclame avant tout pour support un homme normal vivant dans des conditions physiques normales. Or tout est anormal, tout est monstrueux dans la vie des bas-fonds des

grandes villes : alcoolisme, syphilis, promiscuité, manque d'air, de lumière, de nourriture. C'est un fait : le vice croît dans le taudis comme l'herbe dans une terre grasse.

Que faire contre cette lèpre morale ?

Il faut la soigner, c'est sûr. Avant tout, il faudrait l'empêcher de naître ou en rendre la naissance exceptionnelle.

Tout en admirant sans réserve ceux qui se consacrent avec tant de charité, de science et d'ingéniosité à la lutte contre la démoralisation de l'enfance, tout en leur devant notre appui, il faut convenir que, pratiquement, les résultats de cette lutte ne peuvent être que précaires, incertains, limités, tant que la lutte portera surtout contre le mal existant. Le gros effort, le seul vraiment efficace, doit s'exercer dans un autre sens : empêcher ce mal d'exister.

Or il ne paraît pas que telle soit l'orientation des gouvernements : qu'il s'agisse de maladie physique ou morale, on parle beaucoup de soins, de remèdes, de sanatoriums, de sérums, de vaccinations. On parle beaucoup moins de brûler les racines du mal.

Et, précisément, en ce qui regarde l'enfance, que de manifestations extérieures : fêtes de l'enfance, ventes de timbres pour envoyer des petits pauvres au bain de mer. C'est très bien. Allons-y de notre timbre. Mais que c'est peu !

Et même, est-ce si bien que cela ? si ces initiatives et ce remue-ménage cachent au gros public naïf que les pouvoirs publics restent totalement indifférents à la lutte efficace contre le fléau, à la lutte contre l'alcoolisme et la débauche.

Et comment ne pas rire lugubrement d'une civilisation qui crée un ministère spécial pour la protection de l'enfance et, en même temps, par la protection officielle du bistro et une législation antifamiliale, multiplie les épaves qu'elle s'efforce ensuite de repêcher.

Lutte contre le taudis est un *slogan* très sympathique, mais de peu de sens. Avec certaines gens, le taudis renaît de lui-même. En quelques semaines un ménage d'alcooliques aura irrémédiablement ravagé toutes les installations de propreté et d'hygiène dont on l'aura muni.

Lutter contre le taudis en laissant prospérer les vices créateurs du taudis, c'est verser de l'eau dans un crible.

Olivier Leroy.

La formation religieuse des Enfants

I. — POUR LES ÉDUCATEURS

CATÉCHISME : MÉTHODES — TABLEAUX

L'année est bonne avec **Le Catéchisme vivant,** de l'abbé Boyer (1); **La Vie et la Joie au Catéchisme,** de Fr. Derkenne (2); les **Tableaux Catéchistiques,** de Leo Emmelia et M. Laroche (3); les nouvelles gravures de **L'Évangile en images** (4).

Le Catéchisme vivant. — « Nous avons perdu la masse » (p. 17), « nous n'avons pas le droit d'en prendre notre parti » (p. 20). Or, la reconquérir par les militants des mouvements de jeunesse, c'est repêcher à la ligne ce que les filets ont négligé de prendre à l'âge du catéchisme. Un grand mouvement d'apostolat, d'organisation et d'adaptation s'impose, où le diocèse de Dijon prêche d'exemple ; M. l'abbé Boyer ne propose que des moyens qui ont fait leurs preuves, et plus que quiconque a le droit, en exposant un programme, de nous dire : « Travaillez l'opinion » (p. 25); car ce « travail d'opinion » trouve à s'appuyer sur quelque chose qui existe.

Le point de vue qui domine dans cet ouvrage, c'est, semble-t-il, *organisation.* Quant à l'analyser, c'est impossible; il faut l'avoir et le consulter. Des esprits précis apprécieront surtout sa troisième partie, uniquement documentaire — on sait que M. l'abbé Boyer dirige, à Dijon, un riche centre d'information catéchistique — et trouveront au cours des

(1) Desclée de Brouwer, 238 pp., 12×19, 12 fr.

(2) De Gigord, 250 pp., 16×24, 15 fr. Cahier de l'élève, 18×24, 2 fr. Cahiers de documentation : I et II, 1 fr. 50; III, 2 fr.

(3) Desclée de Brouwer, 5 tableaux en couleurs, 70×80; avec bordure et œillets, l'un, 8 fr.; les 5, 35 fr.; sans œillets, 6 et 25 fr. Un livret explicatif est joint à chaque collection.

(4) *L'Évangile en images,* 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, Tourcoing. Série D, 25×35, 2 fr.; les 10, 15 fr.

deux autres une mine d'idées à exploiter; par exemple (je cite au hasard) : à l'âge du jardin d'enfant (M. l'abbé Boyer désire que la formation religieuse prenne l'enfant tout petit), la méthode si connue des centres d'intérêts est ainsi nuancée : non centres d'intérêts, mais, ici, centres d'orientation (p. 43). Pour le Catéchisme obligatoire, l'auteur préconise le groupement par quartiers, de préférence au groupement par niveau mental, et dit pourquoi. Persévérance : dans combien de paroisses, sortis du catéchisme, les jeunes « persévérants » ne trouvent-ils même plus de place à l'église ! (p. 149)

Pour justifier son titre, M. l'abbé Boyer montre comment l'on peut resserrer les liens entre le catéchisme et le « milieu de vie » de l'enfant, il décrit des industries qui, bien mieux que les petites recettes dont parfois nous nous contentons, captivent l'enfant et l'engagent tout entier : « Nous ne prendrons jamais notre parti de la tiédeur d'une âme d'enfant à cet âge, car elle est le signe presque infaillible que notre enseignement ne porte pas » (p. 106). Travaux (p. 85), matches (p. 87), fêtes de catéchisme (1), catéchismes-promenades; connaissance des difficultés que rencontre l'enfant dans son milieu familial et scolaire et des réactions énergiques qu'il faut savoir susciter en lui (p. 95-96), en même temps qu'on essaie d'obtenir une collaboration sincère de l'entourage : tout cela est l'œuvre nécessaire de qui veut que « l'enseignement *porte* ».

La Préface, de Mgr Petit de Julleville, montre où est le nœud de ce problème si angoissant : intégrer le catéchisme dans la vie *moderne*.

La Vie et la Joie au Catéchisme. — Ce Cours est professé à des enfants de huit à neuf ans et leur donne sur les vérités vitales du catéchisme tout l'enseignement qui peut être assimilé à leur âge. Formés à cette méthode, ils apportent au catéchisme de préparation à la communion solennelle un bagage — faut-il dire de connaissances ou de convictions ? — qui les prépare très bien à recevoir un ensei-

(1) Pour une de ces fêtes a été imaginé une série de tableaux vivants et parlés sur le Sacrifice, réunis ensuite en plaquette (1 fr. 50; 41, rue du Transvaal).

gnement plus intellectuel et à *construire* la doctrine au-dedans d'eux-mêmes.

Après quelques leçons sur la Création et la chute, la suite des événements de la vie de Jésus en remplit le cadre; des notions élémentaires et suffisantes sur le Baptême, l'Eucharistie et la Pénitence s'y insèrent en bonne place. Les applications à la vie chrétienne y sont constantes, sans que jamais y paraisse le ton sermonneur.

Pour donner toute leur efficacité aux « Causeries » qui constituent l'enseignement proprement dit, des travaux pratiques leur sont étroitement adaptés, suivant la plus authentique des « méthodes actives » (l'auteur est Jardinière d'Enfants en même temps que licenciée ès lettres-philosophie).

On trouve encore dans ce précieux volume des prières chantées, avec la musique, des schémas de dessins au tableau ou de découpages collectifs; et, ce qui n'en est pas le moindre charme, des reproductions de dessins libres imaginés par les enfants sur des thèmes donnés.

On peut critiquer un passage sur la création du premier homme, vraiment plus anthropomorphique qu'il n'est utile. Cela étonne de la part d'un auteur si averti de ce que peut être la formation religieuse des enfants de nos jours (1). C'est bien peu, dans un livre plein d'heureuses trouvailles. On admire avec quelle aisance la catéchiste présente toute chose à ses petits élèves, avec quelle justesse de ton, quel accent direct, entraînant ; tout porte ; et il n'y a pas une longueur.

Une collection de cahiers accompagne la méthode. D'abord, le cahier de l'élève, avec les leçons à apprendre (dont une partie consiste en questions choisies dans le manuel), la place pour faire les devoirs et les travaux de papier découpés. Des perforations permettent d'intercaler des documents entre les feuilles. Puis, des cahiers de documentation : I. L'Adoration des bergers et des mages, d'après J. Fouquet : belle crèche à construire. — II. Scènes de la vie de Jésus, d'après Fra Angelico; l'enfant coloriera. J'avoue que cet « arrangement » de Fra Angelico me semble regrettable. — III. Paysages de Palestine et documents divers.

(1) Nous apprenons que la seconde édition, sous presse, a refondu cette page dans un tout autre ton.

Tableaux catéchistiques. — C'était un regret souvent exprimé qu'une pédagogie catéchistique sainement progressive ne pouvait trouver dans les collections existantes d'illustration répondant à toutes les difficultés; l'une vieillie, conventionnelle, l'autre tout en symboles arbitraires et squelettiques, d'autres surtout historiques.

La première série des Tableaux composés par Leo Emmelia et dessinés par M. Laroche s'attaque à un des chapitres les plus difficiles : l'Église. Avec un sens chrétien et pédagogique exact, toutes les notions se rapportant à ce sujet complexe s'expliquent, s'ordonnent, se hiérarchisent. Un premier tableau donne une vue d'ensemble de la société des chrétiens à partir de l'Évangile de l'Institution. Les « Pasteurs de l'Église » situent, pour ainsi dire géographiquement, pape, évêques et prêtres. Les « Fidèles de l'Église » parviennent à donner l'intuition du Corps mystique. Le quatrième s'intitule « Les Marques de l'Église » : à remarquer l'illustration de la marque d'*apostolicité* : une vraie trouvaille comme symbole parfaitement adapté; comme c'est simple pourtant ! Enfin, dans le cinquième, « La Mission de l'Église », la messe occupe le centre, et le Christ rayonne sur les dessins des sacrements, de la prédication, de l'Action catholique. L'aspect de ces tableaux, dont les sujets principaux sont en couleurs, est très agréable. Malheureusement, dans une très grande salle une partie des détails seront perdus ; mais la visibilité est suffisante pour un auditoire moyen.

Les mêmes auteurs nous présentent, en format carte postale, une série de dessins sur *les sacrements*. A donner en récompense et faire colorier (1).

L'Évangile en images. — La Série D vient de s'augmenter de seize gravures, de J.-M. Breton; de sorte que maintenant les faits principaux de la vie de Notre-Seigneur ont tous leur illustration. Quoique le format n'en soit pas très grand, ils sont bien lisibles de loin, d'un coloris vigoureux; la composition est très intéressantes, et la figure de Jésus elle-même satisfait les difficiles.

(1) 0 fr. 25. Dépôt au Secrétariat des Catéchismes, 19, rue de Varenne.

Pour les catéchismes encore, une brochure dont je ne dirai que son objet : **La formation religieuse des enfants dans le milieu déchristianisé** (1). La première partie étudie dans quel esprit les grandes vérités doivent être présentées aux enfants d'aujourd'hui pour être reçues; la seconde, d'un caractère tout différent, décrit des procédés et donne une documentation volontairement limitée, concernant les « activités » à joindre à l'enseignement.

EN MARGE DU CATÉCHISME

a) *Le catéchisme dans la famille :* **Papa et maman catéchistes,** par l'abbé Lelièvre (1); **Le Catéchisme en mots très simples,** par F. Isembart (2).

b) *Pour les tout-petits :* **Comment j'enseigne l'année liturgique à mes petits,** par Une religieuse bénédictine (3).

c) *Pour la Croisade eucharistique :* **La première formation des zélateurs et zélatrices de la Croisade eucharistique,** par le R. P. Derély (4); **La première formation des Croisés,** idem (5) ; **Mon Carnet de Croisade,** par l'abbé Michon (6).

d) *Divers :* **Mon cours d'Histoire Sainte (cours moyen),** par le chan. Quinet et l'abbé Hénin (7) ; **Mon Cahier liturgique,** par le chan. Quinet (8) ; **Messe basse avec chants,** par Dom David (9).

(1) Spes. Par Marie Fargues, 116 pp., 12×18, 5 fr.
(1) Bonne Presse; 216 pp., 14×20.
(2) Spes; 108 pp., 11×17, 4 fr.
(3) Bureau Liturgique, 58, boulevard d'Avray, Liége, 4 fr. 50. Album, avec les 16 images : 6 ou 10 fr. Images seules : 0 fr. 25 l'une.
(4) Apostolat de la Prière; 90 pp., 14×21, 3 fr. 50.
(5) Ibid.; 136 pp., 14×21, 5 fr.
(6) Ibid.; relié, 218 pp., 10×16, 7 fr.
(7) Tolra; 200 pp., 14×21, 7 fr. 50.
(8) Spes; 2 fr. chaque. Réduction par quantités.
(9) Abbé Desthieux, 8, rue Mérindol, Aix-en-Provence, 0 fr. 35; 3 fr. 60 les 12.

Papa et maman catéchistes. — L'auteur est aumônier de lycée; il sait ce qu'il y a dans la tête des jeunes. Il ne faut pas s'arrêter à l'arbitraire de la forme choisie; ce qu'on a voulu, c'est bien moins faire parler selon son âge l'enfant qui converse avec ses parents que répondre d'avance aux sourdes inquiétudes de sa foi par l'ampleur et la belle sincérité de l'exposé. Certaines pages font penser au P. Sertillanges.

Il ne faut pas refuser aux tout jeunes intellectuels d'aujourd'hui le droit de poser des questions délicates comme celles-ci, — je cite au hasard — : le miracle dans les autres religions (p. 51), la vie éternelle (p. 73), le baptême de désir (p. 164), etc.

Le Catéchisme en mots très simples. — Le titre ne trompe pas. L'auteur, une maman qui a longtemps parlé son catéchisme avant de l'écrire, a compris que pour la mémoire elle-même une étape était nécessaire avant celle des manuels diocésains; elle a voulu simplifier, elle y est très bien arrivée sans d'ailleurs guère sortir des cadres coutumiers.

Il faudra aller plus loin dans la réforme des méthodes; car il ne s'agit pas que de textes, il s'agit de toute une refonte de la pensée empoisonnée de naturalisme dès le jeune âge, de toute une « philosophie » sur quoi puisse s'édifier l'édifice théologique. Ce n'est plus là simple question de mots. Mais de psychologie génétique, si l'on me permet ce vocable un peu pédant. A quel âge telle notion est-elle reçue, non pas dans la mémoire, mais dans la pensée ? Qu'est-ce qu'il y a dans un cerveau de sept, huit, neuf ans, de tous les temps, ou de notre temps ? et quel chemin doit-il parcourir, en avant, ou en arrière, pour rejoindre son catéchiste ? Enseigner n'est rien, si, du même coup, on n'agit pas sur l'attitude mentale du disciple. Nous voulons faire œuvre qui dure.

Pour en revenir au *Catéchisme en mots très simples*, si l'orientation chrétienne de la pensée profonde est assurée par ailleurs, il contribuera avec succès à préserver l'enseignement ultérieur avec le Manuel diocésain de n'être qu'un pur psittacisme.

Comment j'enseigne l'année liturgique à mes petits. — J'imagine qu'une religieuse a sténographié ces pages pendant qu'elles étaient parlées, et qu'on les a à peine retouchées. C'est en dire les défauts et les qualités, du point de vue de la forme.

Quant au fond, il est excellent... Si toutefois l'on admet encore qu'il soit nécessaire, s'adressant à de si petits enfants (6-7 ans), non pas de donner — c'est impossible, ce ne sera pas assimilé, — mais de proposer, dans un cours méthodique, la structure de la doctrine. Dans quelques années, notre pédagogie sera peut-être plus psychologique, c'est-à-dire plus objective, et l'on ne se croira pas tenu à exposer la doctrine de la Sainte Trinité, du péché originel et de la Rédemption à des tout-petits qui entrent si bien par un chemin tout direct et ingénu dans le mystère de Jésus notre frère. C'est une question que je pose... Notre religieuse bénédictine aperçoit bien où sont les difficultés ; quand même, elle conduit à l'attaque ses tout-petits; je ne pense pas qu'elle se fasse beaucoup d'illusions sur les résultats ces jours-là.

Ceci dit à titre de remarque générale, on trouvera dans ces pages le reflet charmant d'un *art de dire* qui tire toute son efficacité de l'*art de faire agir* qui y est joint. L'outil ici est un joli album préparé; à gauche on colle des images; à droite on écrit quelques mots. Les images sont des réussites.

La première formation des zélateurs et zélatrices de la Croisade eucharistique. — Le R. P. Derély précise et développe dans cet ouvrage les points indiqués dans l'ancien *Manuel* : organisation, esprit, méthode; ce commentaire était attendu et désiré.

La première formation des Croisés offre une matière très riche pour les réunions de Croisade; les sujets sont vastes : offrande, sacrifice, communion, etc. Si les zélatrices en suivent bien les directions, elles susciteront dans les âmes des petits une piété vraie, sans rien de compassé ni de formaliste.

Un chapitre traite du *Trésor*, cette industrie spécifique si souvent discutée. Le paragraphe : « Écueils à éviter » (p. 82) est à méditer. Ces écueils sont : *la superstition des chiffres;*

il faut estimer non point le nombre, mais la qualité de l'effort, et surtout son intention (l'amour) ; et *l'orgueil* : « la C. E. est une école d'humilité ».

Mon Carnet de Croisade donne 52 *Plans* de réunions, succints, précis, pratiques.

En outre, l'Apostolat de la Prière édite 4 tableaux (6 fr. les 4) : **La devise de la Croisade en images.**

Mon Cours d'Histoire Sainte — Cours Moyen. — « A l'exposition d'une multitude de faits dont le lien échappe souvent à l'enfant, les auteurs ont préféré les tableaux synthétiques, les idées d'ensemble... » (Prière d'insérer.)

Le récit des faits amuserait les enfants plus que les synthèses. Mais pour quel profit ? Le respect, aujourd'hui, ne retient ni les objections, ni le sentiment du scandale, ni la moquerie. Il y a donc quelque chose à changer, dans l'enseignement traditionnel de l'histoire de nos lointaines origines religieuses. Encore un de ces vieux bâtiments qui craquent dans notre monde en devenir.

Si j'avais une opinion à formuler — l'opinion d'une qui se souvient d'avoir été chargée de cet enseignement dans une classe de 8e-9e, et n'est pas très fière de ce qu'elle fit alors — je dirais : aux petits, quatre ou cinq histoires choisies; tout le reste réservé aux grands des milieux secondaires; non défloré, cela les passionnerait. La connaissance de la Bible fait partie de la culture. Mais combien délicate, cette connaissance ! et semée d'embûches ! La première fois que j'ai vu les milieux d'enseignement laïcisant s'intéresser à la Bible, j'ai senti une inquiétude s'éveiller : est-ce que la Bible serait facilement une école de foi pour nos enfants puisque facilement des dilettantes en font une mythologie ?

Pour atténuer l'austérité de leur Histoire Sainte, les auteurs l'ont fait illustrer de nombreuses et très bonnes gravures de J.-M. Breton, et y ont joint quelques « Lectures » tirées de la Bible, Bossuet, Malet. De distance en distance, des pages de « Remarques » à portée apologétique. En résumé, un tel livre scolaire demande un effort aux élèves ; qu'ils le consentent ou non, du moins n'y perdront-ils pas le respect de la Bible.

D'année en année, la « Méthode Quinet » se complète. *Vingt Leçons pour mes Tout-Petits* ont reçu leur illustration murale (1). Un *Carnet de Catéchisme* (1 fr.) pour la correspondance entre le catéchiste et la famille contient tout un résumé de la doctrine, adressé aux parents et illustré de reproductions de tableaux de maîtres. La page de droite est réservée aux notes et observations.

Mais, surtout, une série de trois Cahiers d'exercices, — **Mon Cahier de liturgie** (2), — continue, pour nos grands, la formule connue par les deux précédentes séries : devoirs préparés, recours à l'image. En gros, les sujets centraux sont les suivants : I. L'année liturgique ; II. Les lieux et objets du culte; III. La messe.

Puisqu'il s'agit de matériel didactique, signalons encore :

Mes missions à colorier. — Pour enfants de neuf à douze ans. Le texte du petit livre qu'on découpe et coud, ainsi que les courtes légendes du bas des pages, sont dues à P. Lesourd. On retrouvera dans les modèles des images à colorier la vigueur de dessin et de coloris qui distingue les Tableaux catéchistiques de Ch. Plessard.

Pour les œuvres : des **Jeux**, au Centre de formation chrétienne des Tout-Petits (19, rue de Varenne), tels que images gommées genre puzzle, dessins pour fabriquer des lotos... Ces dessins ne prétendent pas au chef-d'œuvre, loin de là; mais la petite brochure sans prétention qui explique la manière de s'en servir renferme d'excellents conseils (**Explication du loto religieux,** 0 fr. 75).

Une petite plaquette qui illustre la doctrine de l'état de grâce (**La petite église de mon cœur,** Ap. de la Prière, 0 fr. 75). Texte très accessible et bien lisible, des blancs à remplir.

MARIE FARGUES.

(1) Spes; 22 tableaux en noir, 50×65, 35 fr.
(2) Spes; 2 fr. chaque. Réduction par quantités.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).